

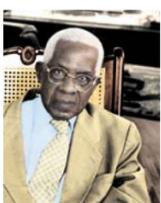


T. UNGERER.

*La langue française  
est rafraîchissante!*

# DES LIVRES

Le 26<sup>e</sup> Salon du livre de Paris (du 17 au 22 mars) marque le lancement du festival Francoffonies, qui se terminera en octobre. « Le Monde des livres », illustré par Tomi Ungerer, consacre ce numéro aux écrivains francophones venus des cinq continents. **Quel français écrivez-vous ?** Les réponses de Nedim Gürsel, Eva Almassy, Nimrod, Eduardo Manet, Lyonel Trouillot, Ying Chen, Anne Weber, Maïssa Bey et Henri Lopes. Pages 2 et 3. **Francophonie** La définition d'Alain Rey ; le point de vue de Raphaël Confiant. Page 4. **Afrique-Maghreb** Abdellatif Laâbi, poète de la liberté. Les nouvelles écritures algériennes. Page 5. **Afrique subsaharienne** Une nouvelle génération de romanciers africains. L'Alliance des éditeurs indépendants. Boubacar Boris Diop, « écrivain francographe ». Ecrire sur le Rwanda. Pages 6 et 8. **Amérique-Caraïbes** Les universités américaines, bastion de la francophonie. Edouard Glissant : « Je suis partisan du multilinguisme en écriture. » La littérature québécoise vue par David Homel. Pages 10 et 11. **Asie - Moyen-Orient** Enquête au Liban : le français se maintient, le livre français recule au profit des littératures arabes et anglo-saxonnes. Page 12. **Europe** La diaspora littéraire belge. La Roumanie, fille aînée de la France. Page 13.



**Aimé Césaire** Rencontre avec l'écrivain martiniquais. « Jamais je n'ai voulu faire du français une doctrine. Ce qui m'intéressait, c'était l'identité nègre. Toi le Sénégalais, toi le Guyanais, qu'est-ce que nous avons en commun ? Pas la question de la langue, la question nègre. » Page 14.



David Mc Neil

Tangage  
et roulis

roman



La tentative de désintoxication du narrateur devient prétexte à une épopée turbulente avec son ami musicien, Charlie Wood, dans un Montréal sérieusement bonifié par le rock and roll et la « Blanche de Chambly ».

Gallimard

Neuf écrivains, issus des cinq continents, qui ont en commun d'avoir choisi la même langue de création, répondent à cette question :

# Quel français écrivez-vous ?

## NEDIM GÜRSEL

Né en Turquie en 1951, Nedim Gürsel est chargé de recherche au CNRS et enseignant à Paris-II. Auteur d'essais en français sur la littérature turque, il écrit le plus souvent en turc. Dernier titre : « Mirages du Sud » (Seuil, « Points »).

## ECRIRE ENTRE DEUX LANGUES

Ecrire est une expérience qui isole. La feuille blanche exige la solitude, ce terrible recueillement à la clarté déserte d'une lampe qui donnait le vertige à Mallarmé. Celui-ci n'a pu surmonter l'épreuve qu'en écartant la lampe : « On n'écrit pas, lumineusement, sur champ obscur. » Et Kafka, qui n'était « rien que littérature », selon ses propres termes, parle à Felice d'un singulier projet : s'installer avec une lampe et ce qu'il faut pour écrire au cœur d'une vaste cave isolée. « On n'est jamais assez seul lorsqu'on écrit, dit-il, lorsqu'on écrit il n'y a jamais assez de silence autour de vous, la nuit est encore trop peu la nuit. »

Bien que j'habite Paris depuis plus de vingt-cinq ans, j'ai l'impression d'habiter la cave où la lampe de Kafka reste toujours allumée. A vrai dire je n'habite pas une ville ni un pays, mais deux langues. Ou plutôt, je peux dire à présent, ayant derrière moi un certain nombre de livres écrits en turc et quelques-uns en français, que je me retrouve entre deux langues, comme on peut être assis entre deux chaises. Cette double appartenance n'est pas facile à vivre. Et je me demande parfois si l'on peut vraiment la surmonter, c'est-à-dire exister à la fois dans deux univers linguistiques radicalement différents.

Le turc est ma cave, où je suis dans l'écriture comme le noyau dans le fruit. J'écris dans ma langue maternelle, et cela me rassure. Pourtant, je suis traversé dans ma vie quotidienne par la langue française, qui me hante. Parfois, elle parvient à briser les murs de ma cave et déclenche dans mon écriture un mécanisme irréversible, une sorte de déchirure. Je n'arrive plus à maîtriser les règles de ma langue. Je veux dire par là que la langue française, ce lieu d'exil par excellence, commence à structurer mes phrases, qu'elle bouleverse ma syntaxe, alors que je continue d'écrire en turc. C'est, je crois, à la définition que Brodski donne de l'écrivain exilé que ma situation ressemble le plus : « Pour les gens de notre profession, l'état d'exil est avant tout un événement linguistique. Projeté dans un ailleurs, l'écrivain

se réfugie chez sa langue maternelle. (...) Ce qui commença par être une affaire privée et intime avec sa langue finit par devenir, en exil, son destin, avant même qu'elle ne devienne une obsession ou un devoir. »

Dans ce sens, je pourrais dire que ma langue maternelle est devenue une obsession pour moi, et le français un devoir. Mais ce devoir est étroitement lié au souvenir de mon père, qui était professeur de français. J'ai dépassé depuis longtemps l'âge qu'avait mon père à sa mort, alors que sa voix, qui s'est tue trop tôt (à 35 ans), résonne encore en moi : « Tu écriras un jour dans la langue de Descartes. » Oui, j'écris aujourd'hui en français, surtout mes essais sur la littérature turque. Mais la langue de Descartes, qui me permet de mieux réfléchir sur ma propre littérature, supporte mal les envolées lyriques. Alors j'ai deux pays et deux langues : le turc, ma langue maternelle, et le français, ma langue paternelle.

## EVA ALMASSY

Née en Hongrie en 1955, Eva Almassy quitte son pays à 22 ans. Elle adopte le français lorsqu'elle devient écrivain. Chroniqueuse littéraire à la radio, elle est auteure de plusieurs romans dont « Comme deux cerises » (Stock, 2001).

## DROMOMANIE ET GLOSSOLALIE

Le français est une langue qui accepte et accueille. J'ai pu écrire en français des romans issus de mon passé, et faire jouer à ma nouvelle langue, rencontrée à 22 ans, avec l'exil, le rôle de ma langue maternelle hongroise, par une sorte de substitution à la naissance – à la naissance de l'écriture. Mais je n'écris pas – et je ne lis jamais – un livre pour l'histoire qu'il raconte, le plus rapide des « page-turner » est trop lent à se révéler, à me dire quelque chose, si sa langue est plate, si dans la phrase il ne se passe rien. Les ingrédients de choix seront le tragique et l'humour, le jeu, la surprise, le rythme, naturellement. La beauté. Je devais me battre contre ma propension à me bercer dans les allitérations, les rimes et autres assonances, contre l'ivresse de la répétition. Comme un bébé qui fait des bulles, j'ai avec le français des plaisirs absolument primaires (même en lisant du Guyotat).

Dromomanie et Glossolalie

accompagnaient mon enfance, elles n'avaient pas de noms, pas ces noms-là – pour la première, l'impulsion à marcher, avoir la bougeotte ; pour la deuxième, parler une langue inconnue. Je passais mes vacances dans un village situé « derrière le dos de Dieu », j'avais peur des oies, on ne pouvait comprendre ce que je disais dans mon volapük, en marchant à une vitesse si déchaînée : « Mais où veux-tu aller ? » En France, ma mère-grand, sauf que je ne le savais pas encore. Glossolalie possède aussi un autre sens : le don des langues, parler une langue qu'on n'a jamais apprise. Ai-je vraiment appris le français ? En vivant, en lisant. La littérature française, la littérature mondiale (le français accepte et accueille la terre entière). Tout livre est pour moi livre d'images, j'aime l'image des mots, j'aime les mots. Combien je suis amoureuse de cette langue ! Qui a osé dire qu'elle n'était pas assez rapide ? On passe vite du coq à l'âne, comme un printemps hâtif du pas-d'âne au coquelicot. A ce rythme, avant l'été, j'aurai terminé mon nouveau roman.

## NIMROD

Docteur en philosophie, Nimrod Bena Djangrang est né au Tchad en 1959. Poète et romancier, il vient de présenter avec Armand Guibert l'anthologie Léopold Sédar Senghor (Seghers, « Poètes d'aujourd'hui »).

## AU FOND, C'EST BANAL...

Pour l'Africain que je suis, la question est suspecte, mais pas sons. Je préfère m'en remettre à Jorge Luis Borges, qui soutenait que le génie des écrivains français résidait dans leur capacité à interroger les voies et moyens qu'emprunte leur art. La création suppose génie et méthode, et je suis condamné à être le critique de ma propre cause. Au-delà des considérations relatives au métier, pareille posture vise l'être même de l'artiste. De fait, celle-ci l'enjoint à se demander : suis-je un créateur ? Suis-je un dieu ? Et il doit y répondre.

De temps en temps, au cœur du français que j'écris se fait entendre une langue inaudible et mystérieuse. Je ne saurais l'apparenter à aucune des langues que je parle. Elle est sauvage, rebelle ; elle est irréductible. Par là, je comprends que j'ai touché à une manière de dire qui contredit au sens qui devrait la rendre transparente. C'est toujours quand la phrase est longue que de semblables problèmes surgissent.

Comment résister à la séduction de deux périodes successives, suivies de deux incises, le tout couronné par une nouvelle période où, par miracle, se trouvent enchâssées deux ou trois syllabes comme ultime renfort à la basse fondamentale ? J'aime vraiment quand le sens épouse le rythme, dans une manière de déclamation sui generis, laquelle me permet de percevoir, en même temps que les inflexions de la phrase, un soupçon de célérité propre à la prose du XVII<sup>e</sup> siècle, ou bien les acquêts d'une exaltation romantique, ou bien la minéralité émouvante d'Albert Camus, ou bien l'exquise clarté de Paul Valéry. Mais je vous sens inquiet. « Où est passé l'Africain ? », demandez-vous. Mais que vous en semble ! C'est lui

qui parle en ce moment, c'est encore lui qui souligne la phrase déployée sous vos yeux. Je suis fils de la littérature française, mais c'est là un aveu banal, je vous le concède.

## EDUARDO MANET

Eduardo Manet quitte Cuba, où il est né en 1933, pour la France en 1968. En 1996, il reçoit le prix Interallié pour « Rhapsodie cubaine » (Grasset). Dernier livre paru : « Ma vie de Jésus » (Grasset, 2005).

## UN HISTOIRE D'AMOUR

C'est une question, en effet, mais une question qui trouble. Ou plutôt qui, à chaque fois, me trouble. Depuis que je publie en France, journalistes et lecteurs ne cessent de me demander pourquoi j'écris en français ? Et depuis toujours, je leur fais la même réponse : une histoire d'amour ne s'explique pas. Ce n'est pas une boutade. C'est parce que j'aime cette langue que j'essaie de m'exprimer du mieux possible en français.

Quand et comment est venu pour moi cet amour du français ? Par la lecture des écrivains français. Or, n'ayant pas fait mes études primaires et secondaires dans ce pays, je n'ai pas eu accès aux auteurs classiques tout de suite. Je suis passé directement à la lecture des modernes. Mon apprentissage s'est fait à l'âge adulte, à Cuba, et j'ai appris cette langue avec un professeur tout à fait atypique. Il s'agissait d'une dame d'origine française, passionnée de Proust. Elle était convaincue que seul Proust était capable de transmettre la beauté, la richesse et les subtilités de la langue française. J'avais, de mon côté, la certitude que je ne pourrais jamais écrire à la manière de Proust. Tout en admirant le Maître, je me suis tourné vers les auteurs modernes, poètes et romanciers.

Ecole buissonnière et vagabondage littéraire. La route était longue et ardue, bordée par Sartre et Camus, Prévert et Queneau, Gide et Cocteau. Arrivé en France pour étudier le théâtre, j'ai plongé dans un fleuve turbulent et frondeur, et je me suis transformé en lecteur boulimique. Tout Racine, tout Corneille, tout Molière. Sans compter les auteurs vivants de l'époque : Sartre et Camus, encore eux, Anouilh, Pagnol...

Parallèlement, ce fut aussi la rencontre avec le Nouveau Roman (Sarraute, Robbe-Grillet, Simon...) et le « théâtre de l'absurde » (Arrabal, Ionesco, Obaldia, Adamov, Beckett) ; des écrivains qui, d'après un critique de l'époque, « s'attachaient à déconstruire la langue française ».

Pour en venir à la question : « Quel français écrivez-vous ? », je dirais que j'essaie d'écrire un français clair, tout imprégné de modestie. Le français n'est pas ma langue maternelle : c'est ma langue d'accueil. On n'entre pas chez quelqu'un qui vous invite au pas de charge, en claquant les portes, en donnant des ordres. Une lectrice m'a fait un jour un beau cadeau en me disant : « J'ai eu envie de lire à voix basse, pour moi-même, une page de votre livre ». Un français qu'on peut lire à voix basse, au milieu de la nuit. Et qui laisse apparaître (comme ce fut apparemment le cas pour cette

De gauche à droite et de haut en bas :

Nedim Gürsel

Nimrod

Eduardo Manet

Lyonel Trouillot

Ying Chen

Eva Almassy

Anne Weber

Maïssa Bey

Henri Lopes



OPALE ; D. R. : DIDIER GAILLARD

dame) des tonalités inconnues, des musiques lointaines, d'autres paysages. Le choix des mots, le rythme de la phrase, un chant qui n'appartient qu'à soi et remonte à ses origines, peut-être. Quelque chose de physique, de nostalgique aussi. Peut-on écrire comme on parle, avec un accent étranger ? Je crois que oui. Je viens de m'en rendre compte en écrivant ces lignes : c'est peut-être cela, ce qui fait le charme de la francophonie, le sentiment que j'écris un français venu d'ailleurs.

## LYONEL TROUILLOT

Né à Port-au-Prince en 1956, Lyonel Trouillot est journaliste et professeur de littérature. Romancier, nouvelliste et poète, son dernier roman, « Bicentenaire », vient de paraître en poche (Actes Sud, « Babel »).

## PROJETÉE VERS L'AILLEURS

Je n'écris pas la langue que je parle. Celle que je parle est dans l'hésitation entre la double oralité d'un français d'Haïti vécu depuis l'enfance et d'un français de France que je mime sans l'entendre. Celle que je parle est prise au piège du mythe d'un parler pur avec lequel j'entretiens par mon parler local un rapport d'effraction, de violence. Quand je parle, j'oublie que la France, comme le Liban ou la Belgique, Maurice ou la Côte d'Ivoire, bien moins qu'une référence est une localité.

Celle que j'écris est autre. Comme elle n'a point de centre, elle n'est pas régionale. La langue que j'écris n'a qu'une seule exigence pour se savoir française, sa grammaire s'invente dans une grammaire de base. Pour le reste, elle est fidèle à tous les repères d'écriture, de Villon à Sembène Ousmane, de Zola à Kateb Yacine. C'est une langue qui a beaucoup lu, des littératures francophones à celles venues d'autres langues, en bateau, par la traduction.

Si elle dialogue, c'est plus avec des écritures. Toujours individuelles. Toujours projetées dans un ailleurs. Elle n'est le parler quotidien de nulle part. Quand on lui dit à Port-au-Prince qu'on la juge quelque peu « française », elle rit. Et quand on lui trouve à Paris des accents insulaires, elle n'en rit pas moins, puisqu'elle ne parle pas ces langues des origines.

Elle s'écrit dans ces structures de base qu'on a appelées la langue française, les yeux ouverts sur le réel haïtien d'abord (la thé-

matique n'est pas une langue), l'ailleurs ensuite. Les yeux ouverts aussi sur sa non-existence hors du texte qui l'invente.

La langue que j'écris est une langue littéraire, celle de mon prochain livre. Elle a sans doute un destinataire caché, un enfant, une femme, un être vivant, je n'écris que pour dire : « Je t'aime. » Et c'est justement parce que les langues parlées ne suffisent pas, soient-elles d'Haïti ou de France, que je cherche une langue autrement vraie, différente de toutes les autres, cachant sa conversation secrète derrière son vœu public d'accessibilité à tout lecteur pouvant se dire « francophone ».

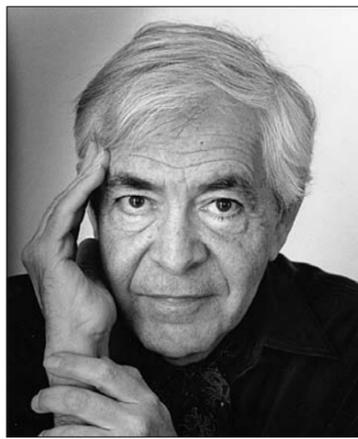
## YING CHEN

C'est à Magog, au Québec, que réside la romancière chinoise. Licenciée de lettres à Shanghai, où elle est née en 1961, cette polyglotte a quitté son pays en 1989 pour le Canada. Elle vient de signer « Le Mangeur » au Seuil.

## UN ÉCART INDICIBLE

La question sous-entend, chez celui qui la pose, une profonde connaissance du français comme langue maternelle et communautaire, une connaissance aussi ancienne qu'actuelle, grâce à laquelle il peut tout de suite reconnaître un texte issu de la main d'un étranger et dire qu'« il y a là-dedans quelque chose de traduit ». Or, dès qu'il s'agit de traduction, des voix se font entendre sur la fidélité et sur la trahison, sur l'authenticité et sur la fausseté. On perçoit tout de suite une évidente étrangeté, un écart indicible loin du normal, dans l'usage des mots et dans la façon de composer les phrases.

Je suis un être errant qui ne peut pas avoir une idée déterminée de moi-même, du monde et de la langue et qui ne peut pas appartenir à une seule culture. Je crois que tous ceux qui ont le courage ou l'innocence de plonger dans une langue dont ils n'ont pas hérité, mais qu'ils reçoivent comme un cadeau ou une nécessité au milieu de leur vie, doivent renoncer à jamais à l'idée d'une langue nationale, et en revanche rêver à la totalité des langues, souhaitant que chaque langue, quelle qu'elle soit, puisse assumer le monde le plus vaste et l'individu le plus particulier. Une fois séduite par la clarté, la précision et la logique dont le français est justement taxé, comment décrire un univers qui me soit propre, acciden-



tel, confus et illusoire ? Comment combiner les différentes influences en une seule et même langue ? Comment surmonter ma peur de placer chaque mot sur la page blanche ? Cela reste une expérimentation, un cheminement, une épreuve de tous les jours.

Mais en écrivant ces quelques lignes qui semblent déjà assez éloignées du propos, j'aurais envie de m'en écarter davantage. Je me sens appelée par un autre besoin plus impérieux, celui d'entrer sans tarder au plus intime de moi-même, de retourner au plus profond de mes expériences et de mes rêves, de comprendre l'humanité dans l'univers, accompagnée et aidée par la langue dans laquelle je m'exprime. Je me sens au milieu de la langue et, en même temps, en dehors d'elle.

## ANNE WEBER

Née en Allemagne en 1964, Anne Weber vit à Paris. Après avoir été éditrice, elle se consacre à la littérature et écrit ses livres dans les deux langues. Elle vient de publier au Seuil, « Chers oiseaux » et « Cendres & métaux ».

## TOI ET MOI

Coiffée de sa perruque poudrée, la langue française, m'apercevant à ma table de travail, me toise pleine de morgue et de componction. « Retourne donc à tes patates ! », me dit-elle. Patates

qu'elle se plaît à nommer les oranges du cochon. Comme si je ne savais pas assez à quel point je suis indigne d'elle, moi, *Panzerdivision* lancée à plein régime dans son beau jardin à la française ! L'imparfait du subjonctif achève de m'humilier en exhibant fièrement ses couvre-chefs circonflexes et les délicates cuisses de grenouille qui lui servent d'extrémités. Une fois à terre, je vois foncer sur moi ce grand niais d'alexandrin. J'ai à peine le temps de fermer les yeux que ce drôle d'animal domestique me piétine de ses douze pattes enragées. Je suis k-o. Mais loin de m'avouer vaincue !

Dans un geste de volonté et de défi, je réussis à remonter sur ma chaise et à saisir le crayon qui doit m'aider à libérer la phrase, prisonnière de ma tête depuis fort longtemps et toujours empêchée de téléphoner à son avocat. C'est bien une phrase française, une petite étrangère qui, lovée dans mon cerveau, feint d'y être née et de n'avoir jamais connu d'autres paysages. Je te connais, jolie demandeuse d'asile. Tu m'es familière, mais tu n'es pas de ma chair, ce n'est pas toi qui me donnais à manger quand j'étais enfant. Tu as élu domicile dans mon cerveau à l'époque où il y avait encore de la place pour toutes les richesses que tu apportes ; tu as pu les étaler ; ce sont les billes avec lesquelles, aujourd'hui, je joue. Comme nous sommes des êtres terriblement distincts, toi et moi, je peux te

contempler à ma guise, te voir telle qu'on ne se voit jamais soi-même, je peux détailler ton costume et ton ossature, suivre avec curiosité le réseau des tendons et des vaisseaux sanguins. Et, plus aisément sans doute qu'un autochtone, je peux voir en ces vaisseaux des navires.

Langue française que j'ai élue, qui m'as élue ; je ne te connais pas comme ma poche. Tu as encore beaucoup de secrets pour moi, et je compte bien sur toi pour les garder.

## MAÏSSA BEY

Née en Algérie en 1950, Maïssa Bey réside à Sidi Bel Abbès. Ancien professeur de français et conseillère pédagogique, elle est l'auteur de romans et de nouvelles, dont « Surtout ne te retourne pas » (Aube, « Poche », 2005).

## LANGUE-LEGS, LANGUE-LIEU

Réfléchir d'abord sur la question. Réflexe de prof, sans doute. Quel : déterminant interrogatif qui sert généralement à interroger sur la nature des choses et qui, par voie de conséquence, suppose plusieurs possibilités, plusieurs choix, plusieurs voies. D'autres voix qui seraient venues se greffer sur une langue-mère. Langue-mère donc, qui aurait donné naissance à plusieurs rejetons (restons dans le domaine de la botanique) peut-être pas tous désirés, peut-être

pas tous traités également. Mais nourris de sa sève, de son histoire, de sa généalogie. Une progéniture disséminée un peu partout, parfois encombrante, parfois turbulente, qui à son tour croît, se métisse, prend des chemins de traverse, se vautre aussi dans l'irrespect, dans le désir d'affirmation de soi et de re-création.

Mais, puisque la question m'est adressée, revenons tout au début, au début de mon histoire. La première image. L'image du père. J'écris dans la langue que mon père m'a apprise. Mon père assis à son bureau. Ses cahiers. Ses registres d'instituteur. Son écriture soignée. Ses phrases écrites au tableau et que j'ai très vite su déchiffrer. Première langue lue. Des mots qui sont là. Ceux qui disent le monde qui m'entoure. Et presque en même temps, d'autres dont je découvrirai peu à peu le sens. Toute seule. Guerre. Torture. Mort.

J'écris dans la langue que m'a léguée mon père. Avec cette recommandation : sois la meilleure ! D'autres images. L'école. Et dans la classe, une petite fille qui ouvre grands les yeux et les oreilles. Pour tout voir. Pour tout entendre. Le porte-plume. L'encre violette. Les pleins et les déliés. Les interlignes. Et les petites phrases entendues. Retenues. « Pour une Mauresque, elle se débrouille bien ! » Serrer les dents. Contourner les écueils sans pour autant se laisser détourner du

chemin. Tenir cette promesse que je n'ai même pas eu le temps de faire.

## Langue-legs.

Je suis dans la posture de ceux qui ont pénétré un jour dans un lieu dont les portes étaient ouvertes, puis s'y sont installés, définitivement.

## Langue-lieu.

Lieu-langue de l'autre, maintenant mienné puisque m'ayant été inoculée, infusée. Lieu investi. Occupé. Définitivement. Langue du grandir. Du regardé. Du nommé. Du dire. Du lire. Du pouvoir sur le monde. De l'être au monde.

On me dit maintenant que je dois m'interroger. Expliciter. Justifier. Réfléchir sur mon rapport à cette langue. Et je ne vois rien d'autre que cette image. Mon père dans sa blouse grise, debout face au tableau noir. Il écrit à la craie des mots qui se détachent en blanc dans ma mémoire.

## HENRI LOPES

Henri Lopes est ambassadeur du Congo en France depuis 1998. Né en 1937 à Kinshasa, il a été premier ministre de 1973 à 1976. Son dernier roman, « Le Chercheur d'Afriques » (1990), vient de paraître en poche (Seuil, « Points »).

## DANS QUEL FRANÇAIS ÉCRIRE ?

On ne s'étonne plus maintenant qu'un Africain écrive en français ou en anglais. Le français est devenu notre langue : une langue africaine. Plus qu'un outil de communication, un élément consubstantiel à nos personnalités. C'est la langue dans laquelle sont rédigés nos actes d'état civil, de la naissance à la mort, celle dans laquelle nous sommes alphabétisés, celle dans laquelle se chantent nos hymnes nationaux.

Mais comment, se demandait déjà le poète haïtien Étienne Laleau, « ... *apprivoiser, avec des mots de France, / Ce cœur qui m'est venu du Sénégal* » ? De fait, « Oh ! oh ! s'écria Malonga en lingala » sonnerait faux dans un texte africain. Car dans ma langue « ah ! ah ! » se dit

« yéhé ! » et « Mam'hé ! » serait moins incongru dans la bouche d'un de mes personnages que « Oh ! la la ! ». Les phrases de chez nous ont une autre syntaxe, un autre rythme, et les métaphores puisent dans un autre fonds.

Pour écrire africain, le romancier africain n'a d'autre issue que d'écrire en français, sans écrire français. Ahmadou Kourouma, Sony Labou Tansi, en Afrique, Simone Schwartz-Bart, aux Antilles, ont réussi des merveilles dans ce registre.

Mais le roman africain serait-il condamné à n'être conçu qu'à partir d'un modèle unique ?

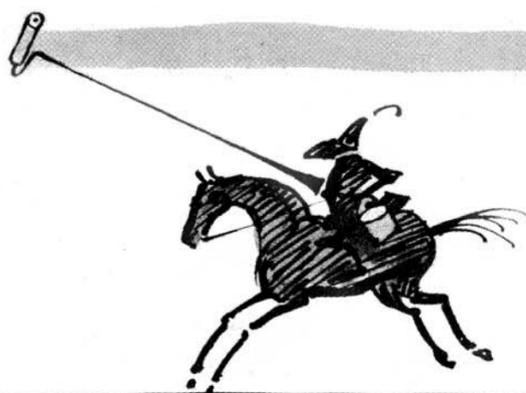
Les plumes africaines n'ont pas inventé l'oralité, elles n'en possèdent pas le monopole. A preuve le *Voyage au bout de la nuit* de Céline. A vouloir sacrifier à un effet de mode, voire au littérairement correct, gardons-nous de devenir de pâles épigones. Céline, Jacques Roumain, Simone Schwartz-Bart ne se contentent pas d'écrire avec l'accent populaire, ils ont le sens du tempo et varient les registres : il y a chez eux plus que de la truculence. Ils jouent de l'humour, rendent leurs récits poignants, l'émaillent de mots d'auteur. L'accent du narrateur ne suffit pas pour faire un bon roman, il faut un timbre de voix propre.

Et puis, écrire avec l'accent du peuple ne rend pas forcément plus populaire. Il suffit d'un peu de maladresse pour que ces prouesses langagières tournent au maniérisme, à une autre forme d'exotisme. Tel critique, souvent européen, à l'esprit ouvert, peut se pâmer devant ces audaces, en redemander, mais le lecteur de Poto-Poto, de Treichville ou de Matongué aura, lui, autant de mal à déchiffrer ce beau français-là que celui de Rabelais.

Senghor se garde bien de contrefaire l'accent sévère ou oulof. Et pourtant ses poèmes respirent l'Afrique, avec son passé somptueux, ses troublantes senteurs, ses couleurs fascinantes, ses rythmes et ses mystères envoûtants.

Jorge Luis Borges s'était aussi trouvé mêlé à un débat analogue : « *Les nationalistes feignent de vénérer les capacités de l'esprit argentin, mais prétendent limiter l'exercice poétique de cet esprit à quelques pauvres thèmes locaux, comme si les Argentins ne pouvaient parler que de faubourgs ou d'estancias, et non de l'univers (...). Tout ce que nous ferons de bon, nous, écrivains argentins, appartiendra à la tradition argentine, de la même façon qu'il appartient à la tradition anglaise de traiter des thèmes italiens, par le fait de Chaucer et de Shakespeare.* »

Que l'écrivain africain se le dise, la solution n'est pas rhétorique, elle ne réside pas dans une recette. Il s'agit de travailler la langue du mieux possible, en pliant le français aux impératifs et aux accents d'un projet esthétique.



Extrait de l'album « Affiches »  
de Tomi Ungerer L'ÉCOLE DES LOISIRS

Le lexicographe Alain Rey explique la genèse de la notion de francophonie et toutes les ambiguïtés qu'elle contient

# « C'est une sorte de patate chaude »

## Comment définir la francophonie ?

Par l'ensemble de ceux qui emploient régulièrement la langue française, que ce soit leur langue maternelle, une langue nationale ou d'enseignement, ou le fruit d'un choix imposé par l'histoire comme d'une adhésion personnelle.

**Si le mot n'apparaît qu'en 1880, l'idée en préexiste depuis longtemps.**

Il y avait francophonie dès le Moyen Age dans la perception de la langue du roi. L'origine en est ces dialectes gallo-romains qui couvrent les Etats actuels de la France, une partie de la Suisse comme de la Belgique, territoires déjà unis par l'idiome gaulois avant la percée du latin. C'est un parler politique et poétique (et ce moteur double est indispensable), qui déborde de sa zone. Ainsi progresse-t-il en Angleterre dès la conquête de Guillau-

me de Normandie (XI<sup>e</sup> siècle), puis en Orient avec les croisades. Le phénomène colonial, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, offre la même capacité d'expansion à l'espagnol, au portugais et à l'anglais – un ministre québécois osa dans les années 1960 parler du monde « *anglosaxophone* », une notion plus polémique qu'analytique au demeurant.

Le mot « francophonie » est formé par le géographe Onésime Reclus dans un cadre parfaitement colonialiste – c'est l'heure de Jules Ferry –, puisqu'il s'applique à l'usage triomphant de la langue française en Algérie. Ce qui suffit à expliquer qu'il ne fut guère fédérateur. L'enjeu est rien de moins que l'avènement d'une langue mondiale qui oppose les différents colonialismes, fixant les aires linguistiques qui estampillent une présence colo-

niale durable. L'Afrique, une fois expulsés l'allemand et l'italien, réservée au français, à l'anglais et au portugais ; l'Amérique latine, chasse gardée de l'espagnol et du portugais à l'exception remarquable du guarani, seule langue indienne à avoir résisté, au Paraguay... Bien plus tard seulement le mot fut revendiqué par des écrivains employant le français par choix et par nécessité à la fois (Senghor, Césaire), mais, jusqu'à l'invention de la « négritude », l'idée francophone n'est pas reprise par la France, qui admet mal d'être bousculée par les revendications de ceux qui ont subi la langue nationale et qui opèrent sur elle un travail de l'intérieur pour affirmer une expression propre, en Afrique comme dans l'espace caraïbe.

Face à cette ambiguïté, la francophonie est une sorte de patate chaude que pays,

pouvoirs et créateurs se repassent avec des intentions contrastées.

**Aujourd'hui, la notion connaît un virage intéressant.**

On en est arrivé à une acceptation des francophonies (au pluriel) internationales qui seules pourront avoir un poids mondial, interdit à toute limitation dans le « national » – pour beaucoup, aujourd'hui encore, hélas, le nom des langues renvoie strictement à l'espace validé par un passeport. Ce n'est évidemment pas le cas des créoles, dernières langues apparues sur la planète. A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, dans les plantations de l'économie sucrière, elles naissent de l'esclavage, élaborées pour séparer les locuteurs des différentes ethnies africaines. Et elles s'imposent dès qu'elles dépassent le statut de langue maternelle pour assumer un usage et une vocation littéraires. Le phénomène est classique et on peut tenir le français pour un créole du latin comme l'anglais est un créole germanique, né du saxon et de la langue des Angles.

**Peut-on préciser le processus ?**

On conserve le vocabulaire (jadis pas le latin de Cicéron mais celui des représentants du pouvoir au moment des invasions, essentiellement issus du monde germanique), mais la syntaxe, empruntée aux langues africaines, est complètement nouvelle. Jusqu'au cas limite où les deux langues cohabitent et dialoguent ; ainsi à l'île Maurice, avec un créole décréolisé et un français parfois créolisé.

Lié aux conditions d'exercice socio-linguistique ou fruit d'un choix esthétique, le miracle des francophonies tient à l'enri-

chissement déterminant de la langue : emprunts, façons d'écrire, procédés rhétoriques et narratifs renouvelés.

Les contacts entre les deux langues maternelles marquent la sensibilité littéraire, mais n'idéalisons pas : chaque créole a souffert de la comparaison avec la langue officielle, qui le renvoie au bas de la hiérarchie linguistique.

**Comment garantir la santé des francophonies tout en prohibant ces échelles de valeur ?**

La bonne santé de la francophonie dépend d'une idéologie plurielle respectueuse de chacun et rétive à toute hiérarchisation ; plus encore sans doute d'un projet pédagogique aussi pensé qu'ambitieux. La misère de l'école africaine est telle qu'à terme la francophonie peut disparaître – la solution serait de s'employer à créer un bilinguisme, avec de grandes langues vernaculaires à la façon du swahili dans l'espace anglais. Enfin, le succès dépend des médias et de la diffusion de la langue sans tomber dans le piège de la récupération politique (la France a couru après la francophonie ; elle l'a rejointe avec le président Mitterrand ; elle a presque pris la main dessus à Cancun, retrouvant la posture du maître d'école ou du grand frère, dont les anciens colonisés ne veulent naturellement pas le retour).

**L'idée francophone ne serait donc pas française mais périphérique ?**

Bien sûr. L'avenir des francophonies dépend de leur nature plurielle et pluricentrique.

PROPOS RECUEILLIS PAR  
PHILIPPE-JEAN CATINCHI

## De l'europhonie triomphante...

PAR RAPHAËL CONFIAINT

Les défenseurs du français savent-ils qu'il y a des centaines de millions de gens à travers le monde qui observent d'un œil incrédule, teinté d'ironie ou d'irritation, le vaste pathos qu'ils mettent en œuvre pour tenter de nous convaincre de la situation critique, sinon désespérée, de la langue de Molière ? Hélas, non ! Plaçons-nous donc un court instant du côté des incrédules. Que constatent-ils ? Que leur révèle un examen à froid et honnête de la situation linguistique du monde ? Tout bêtement le triomphe absolu de l'europhonie, mouvement qui a débuté avec la découverte des Amériques au XV<sup>e</sup> siècle et qui atteint son apogée aujourd'hui. Mouvement dans lequel la langue française trouve pleinement sa place, certes pas la première comme au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais tout de même en troisième position après l'anglais et l'espagnol. Une position que ne justifie absolument pas le nombre somme toute modeste de locuteurs ayant le français comme langue maternelle ou première.

Car allons droit au fait : qui parmi nous peut citer le nom d'un auteur tamoul ? le titre d'un roman en hindi ou d'une pièce de théâtre en indonésien ? Le Tamil Nadu comporte pourtant une population quasi égale à celle de la France (60 millions d'habitants) et dispose d'une langue et d'une littérature considérablement plus anciennes que ses alter ego français. Quant à l'Indonésie, elle compte 200 millions d'habitants, une langue également ancienne (le malais, en fait), une littérature brillante que les jurés du prix Nobel, généraux en chef de l'europhonie, ignorent superbement. Et je ne parle même pas de l'amharique (Ethiopie), du khmer, du philippin, du nahuatl (Mexique), du swahili et de tant d'autres langues dont personne ne connaîtra jamais la littérature.

Mais, si j'ai parlé d'europhonie triomphante, c'est qu'il existe une europhonie dominée. Au cœur même de l'Occident, des langues et des visions du monde sont bâillonnées, étouffées, réduites à néant. Quel lecteur français

Mais, dira-t-on, le monde arabe, la Chine et le Japon échappent à cette domination ! C'est qu'elle n'est donc pas si totale que cela. Là encore, il s'agit d'une erreur d'appréciation : les littératures arabe, chinoise et japonaise sont connues, appréciées et célébrées en Occident pour autant qu'elles ont signé leur reddition face aux genres littéraires occidentaux, faisant même allégeance au principal d'entre eux, le roman, au détriment des manières d'écrire propres à leurs cultures respectives. Elles auraient persisté, comme les littératures tamoule, hindi ou indonésienne, dans l'exploration d'une littérature autochtone qu'elles n'auraient jamais « percé » sur le marché international.

### Affaire de langage

L'europhonie est donc à la fois affaire de langue et affaire de langage. L'anglais, l'espagnol ou le français ne dominent pas seulement le monde en tant que langues mais aussi et surtout parce qu'elles imposent leur propre manière de penser le monde et de l'écrire. Le modèle romanesque europhone (dans ses déclinaisons balzacienne, joycienne, Faulknerienne, néo-romanesque ou Garcia-Marquézienne) est un impératif catégorique pour tout écrivain non europhone qui désire être lu hors de son pays. L'Afrique noire dite « francophone » en est l'exemple le plus criant et le plus tragique. Où sont passées les belles épopées mandingues ? la poésie peule ? les récitatifs bantous ? Pas dans les œuvres francophones qui nous sont données à lire depuis un demi-siècle en tout cas.

Mais, si j'ai parlé d'europhonie triomphante, c'est qu'il existe une europhonie dominée. Au cœur même de l'Occident, des langues et des visions du monde sont bâillonnées, étouffées, réduites à néant. Quel lecteur français

moyen connaît le nom de Max Rouquette et sait qu'il a construit l'une des œuvres les plus accomplies de la littérature hexagonale du XX<sup>e</sup> siècle ? Il avait, certes, l'immense tort d'avoir écrit en occitan. Qui connaît les romans magnifiques de Marcu Biancarelli dont le grand défaut est d'user de sa langue maternelle, le corse ? J'ai, pour ma part, la chance inouïe d'avoir pu naviguer entre la non-europhonie et l'europhonie triomphante puisque j'ai écrit cinq livres en créole avant de passer au français. En 1991, je publie un roman intitulé *La Vierge du Grand Retour* (Grasset), la même année que Ghjiacumu Thiers, autre grand romancier corse, dont l'ouvrage *A Madonna di barca*, développe exactement le même thème que le mien : au sortir de la deuxième guerre mondiale, une statue de la Vierge fut promenée à travers les campagnes françaises et dans les régions périphériques telles que la Corse et les Antilles, auxquelles elle était censée apporter bonheur et prospérité pour peu que les chers paroissiens acceptassent de se délester de leurs bijoux, argent et autres objets précieux lors de son passage. Résultat des courses : mon livre obtint sept recensions dans de grands journaux parisiens, celui de Thiers aucun, et cela même lorsque l'auteur se fut autotraduit en français un an plus tard.

Allez, messieurs les francophones, francophonistes, francophoniseurs, et autres francophonisateurs, sortez un peu le dimanche et regardez le vaste monde ! Il s'y trouve 5 894 langues autrement plus menacées que le français. Mais c'est vrai que nous l'affectionnons, cette fichue langue de Molière, de Mohammed, de Mamadou et de Ming ! ■

Dernier ouvrage publié : *Adèle et la Pacotilleuse* (Mercure de France, 2005).

**LAËZZA**, de Mohammed Dib  
Mohammed Dib n'aura pas eu le temps de voir paraître sa dernière fiction, *Laëzza*, qu'il confiait à son éditrice, Claire Delannoy, deux jours avant sa mort, à 83 ans, le 2 mai 2003. Avec cette nouvelle, il laissait quelques fragments dont un remarquable autoportrait, constitué d'aphorismes, et un récit inachevé où il faisait le point sur les rencontres qui l'ont guidé vers la culture occidentale : un médecin grec, un instituteur français, un camarade sans nom, et son beau-père, homme érudit et ouvert. Il est bon de lire ce testament, en même temps que l'ultime recueil de Dib, aux vers de plus en plus austères, hermétiques parfois, serrés et lisses en même temps. Dans *Omneros*, Dib, sur un ton de poète antique, laisse entendre une voix très énigmatique, qui lâche soudain une fusée lumineuse : « *Comme fleurit*

*l'enfance/entre les mains d'une nuit écarlate/l'aurore rescapée d'un drap/fait face à la mort.* » L'enfance et la mort en miroir, en effet, se retrouvent dans *Laëzza*, avec des retours sur l'apprentissage de la langue française, ce choix déterminant : « *J'ai fait mon lit dans la langue française ; ce n'est précisément pas un lit de roses. Un lit de roses, rien que cela ! Un Algérien habitué à dormir à la dure n'en demande pas tant.* » Avec pessimisme, mais aussi noblesse, Dib voit les écrivains disparus comme autant de gardiens fantômes du sable. « *Et nous, écrivains et temples de l'inutile souvenir, je nous vois bien réduits à veiller pour l'éternité sur ce désert. Ce n'est pas pour me déplaire. D'autres veillent depuis toujours sur ces hoggars et ces hamadas et l'âme ne s'en est pas le moins du monde troublée.* » R. de C.  
Albin Michel, 208 p., 15 €.

## AFRIQUE MAGHREB

# Les exclus du soleil

« Homme de l'entre-deux », emprisonné de 1972 à 1980, Abdellatif Laâbi est l'auteur d'une œuvre poétique habitée par la liberté et le rejet des prisons, matérielles et morales

**L**e seul crime d'Abdellatif Laâbi a été de réclamer le droit libre à la parole. Il rassemble aujourd'hui son œuvre poétique, qui aurait pu être découragée par les neuf années qu'il a passées, entre 1972 et 1980, dans les geôles d'Hassan II, pour avoir fondé la revue *Souffles* dont l'esprit rebelle gênait le régime (1). Au fond de sa cellule, il cherchait, dit-il encore maintenant, « *le levier qui lui permettrait de rester vivant, de croire en quelque chose* ».

Lorsqu'on l'interroge, à présent, sur cette terrible expérience, il répond d'une voix douce : « *Les prisons matérielles m'ont permis de comprendre que les prisons morales sont les plus pernicieuses. Lorsque j'ai dépassé l'épreuve de la captivité réelle, j'ai travaillé à abattre les murailles morales dans lesquelles, même dans les démocraties, on nous enferme. C'est pourquoi je ne revendique aucune classification. Je ne suis pas un écrivain arabe, je ne suis pas un écrivain français, mais un écrivain tout court avec toutes les composantes que je tente d'harmoniser.* »

En 1980, libéré, il publiait dans la collection « Fiction & Cie », au Seuil, *Le Règne de barbarie*, titre déjà édité en captivité chez Barbare. Et par la suite, il donnait à Denoël *Le Chemin des ordalies* et les *Chroniques de la citadelle d'exil*.

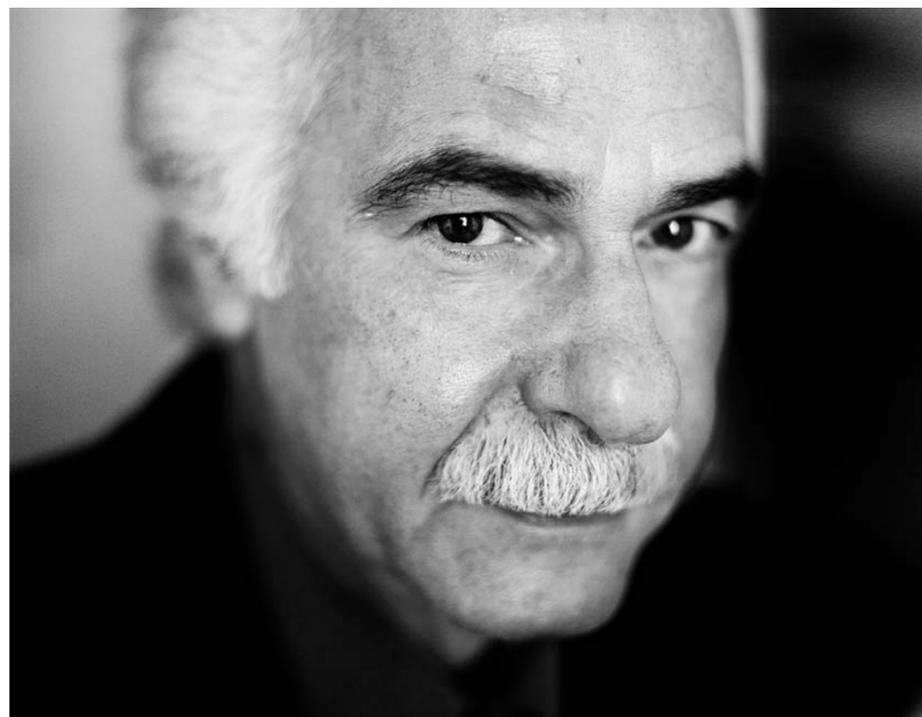
Depuis 1985, il vit en France et publie régulièrement ses recueils aux éditions de La Différence : sept titres dont le dernier, *Ecris la vie* (2), emploie plus d'une fois ce mot de « liberté » qui, sous sa plume, prend nécessairement un sens très fort.

« *La saluer au passage/d'un clignement des cils de l'œil/qui ne s'est pas éteint/L'accompagner avec l'ultime lueur/de la pupille qu'elle a enflammée/quand on y avait cru/dur comme fer.* » Ce n'est pas seulement la liberté perdue et reconquise – jamais à vrai dire tout à fait perdue, si grande était la certitude que son identité humaine ne serait jamais atteinte –, mais aussi la liberté des autres individus et des autres peuples qui est célébrée, dans plusieurs poèmes inspirés par la guerre d'Irak, par les actes meurtriers des terroristes intégristes.

### Douceur facétieuse

Dans « Gens de Madrid, pardon ! », Laâbi évoque l'attentat du 11 mars 2004. Comment ne pas penser aux poèmes que Pasolini consacra aux « massacres » de Bologne, de Brescia et de Milan, entre 1969 et 1975 ? S'adressant aux terroristes, il écrit : « *Messieurs les assassins/vous pouvez pavoiser/Spéculateurs émérites, vous avez acquis à vil prix le champ incommensurable des misères, des injustices, de l'humiliation, du désespoir, et vous l'avez amplement fructifié./ La technologie des satans abhorrés n'a plus de secrets pour vous./ Vous êtes passés maîtres dans l'art de tirer les ficelles de la haine pour repérer, désigner, traquer, coincer et régler son compte au premier quidam conscient ou inconscient du risque de simplement exister.* »

Mais la parole n'est pas toujours politique et rarement prophétique. En dépit d'une conscience humaniste aiguë, Abdellatif Laâbi ne cherche ni édification ni mise en garde. Un simple constat



LÉA CRESPI POUR « LE MONDE »

devant le désastre du monde et l'exigence constante d'une humilité et d'une fierté mêlées : « *Nous ne sommes que des pèlerins/ignorants des foires et des temples/recueillant dans le désert/et jusqu'au sommet des gratte-ciel/la rosée invisible/de l'innocence/et des âmes en souffrance.* »

Aujourd'hui, Abdellatif Laâbi considère son cheminement avec gravité, mais aussi avec une sorte de douceur facétieuse, se rappelant qu'aucun drame ne doit ôter au poète la force de la dérision. Bien qu'il s'exprime souvent dans les journaux marocains ou espagnols (en déplorant que la presse française soit trop sourde aux intellectuels arabes, démocrates comme lui), bien qu'il ait touché au théâtre (également publié à La Différence) et au roman (le dernier, *Le Fond de la jarre* a paru chez Gallimard, en 2002), la poésie est son expression la plus ferme, si ironique soit-il à l'égard des « sectes de poètes »...

Sans doute cette défiance vient-elle aussi de la culture vivante dont il est issu, une « *poésie orale inscrite dans la vie sociale de tous les jours* ». Elève de l'école coloniale, il se présente comme un

« *homme de l'entre-deux* », dont la création a été marquée autant par la vitalité de la poésie arabe quotidienne et par les obstacles rencontrés dans un pays où la parole poétique elle-même ne pouvait être plus libre, que par la langue d'adoption, le français, langue de l'enseignement et de la colonisation. « *Je suis le produit d'un brassage, d'un choc, d'un traumatisme. Nous avons œuvré pour que l'histoire coloniale ne nous emprisonne pas. Mais notre identité n'est pas seulement derrière nous, elle est ce que nous construisons par un acte de liberté individuelle, par des désirs qui n'existaient pas nécessairement dans notre culture d'origine. Cette démarche est valable pour n'importe quel être humain, où qu'il naisse. L'identité est un travail de déconstruction et de reconstruction permanentes, auquel je me suis attelé depuis assez longtemps.* » ■

RENÉ DE CECCATTY

(1) *Œuvres poétiques complètes (1965-1990)*, préfacé par Jean-Luc Wauthier (La Différence, 460 p., 30 €.)  
(2) *La Différence*, « *Clepsydra* », 160 p., 15 €.

## Ces nouvelles écritures nées de la douleur de l'Algérie

Ils étaient adolescents ou jeunes adultes quand l'Algérie a entamé sa descente vertigineuse vers le chaos. Ces écrivains ont fui leur pays dans les années 1990. Le plus souvent, c'est dans l'exil qu'ils ont commencé à écrire. Dix ans après, ces nouvelles plumes algériennes restent profondément trempées dans la douleur de leur pays. Elle s'insinue dans les thèmes des romans et provoque des écritures neuves, bouleversées, virtuoses.

« *Ma génération est habitée par une révolte incommensurable*, affirme Mourad Djebel, né en 1967, auteur des *Cinq et une nuits de Shahrazède* (éd. La Différence, 364 p., 23 €), « *Le Monde des livres* » du 20 janvier). *Nous sommes nés après l'indépendance et nous avons connu une sorte de dictature. Notre passage de l'adolescence à l'âge adulte a été ponctué par des explosions – celle des étudiants en 1986, celle de 1988, puis celle qu'on nomme "les événements". Nous vivions alors la peur au ventre.* » Mourad Djebel était architecte à Annaba. « *Vient un moment où je me suis senti face à un mur, où il ne restait que l'asile ou le cimetière. Une parcelle d'instinct de vie m'a poussée à partir, à écrire.* »

Il voyage d'abord en Afrique de l'Ouest, attiré par les sources africaines du Maghreb et par les auteurs qu'il admire, tel le Congolais Tchicaya U'Tamsi, avant d'arriver en France en 1994. Il sait qu'il écrira, pour se reconstruire, mais il attend : « *J'avais besoin que la mémoire fasse son travail, pour aller au-delà du témoignage, de la restitution des faits.* »

Sa prose mêle différentes textures d'écriture : elle tutoie la poésie, elle emprunte humour et érotisme aux contes traditionnels féminins, elle scintille d'une rage brute, splendide. Avec son nouveau roman, il crée un personnage féminin, nommé tantôt *Shahrazède*, tantôt *Loundja*, pivot d'un récit qui court de l'indépendance aux années noires. A l'heure où les hommes font régner la terreur, c'est une femme qui incarne la raison – jusqu'au moment où l'ombre triomphe.

### Monde de dédales

« *Depuis la Nedjma de Kateb Yacine, dans le roman algérien, les personnages féminins sont toujours plus valorisés que ceux masculins* », fait écho Nourredine Saadi, auteur de *La Nuit des origines* (L'Aube, 288 p., 18,50 €). Ici aus-

si, une femme au nom double, *Abla/Alba*, irradie. Ces femmes ne sont pas de simples allégories, comme au temps d'une littérature plus nationaliste, mais plutôt des métaphores : quand l'ordre masculin échoue aussi tragiquement, le regard se tourne vers les figures les plus négligées.

*Abla* est un personnage d'une beauté mélancolique, échouée en France pour fuir un univers infiniment pesant. Elle transporte un vestige unique, un manuscrit mystique arabe du XVII<sup>e</sup> siècle. Pour en finir avec ce lien, elle cherchera à le vendre aux puces de Saint-Ouen, un monde de dédales qui n'est pas sans rappeler la médina de sa ville d'origine, Constantine. « *En arrivant en France, j'ai été fasciné par l'exubérance des puces et cette entente entre gens de différents peuples et différentes langues* », explique Nourredine Saadi.

Ce juriste a commencé à écrire de la fiction après son départ d'Alger, en 1993. Auparavant, il avait écrit des essais (*Femmes et lois en Algérie*, éd. Bouchène) et participé à la fondation du Comité contre la torture, en 1988. Dans l'exil, il a publié trois romans depuis *Dieu le fit* (Albin Michel, 1996), ainsi que plu-

sieurs livres consacrés à des peintres d'Algérie (parus aux éditions Barzach, Alger). « *Pour les hommes de mon pays, la question du rapport entre le masculin et le féminin est obscure. En écrivant de la fiction, j'accède à ma féminité. Alba, c'est une part de moi.* »

Dans leur exil vers le Nord, ces écrivains se confrontent au regard occidental sur les civilisations du Sud. Né en 1971, Salim Bachi arrive au début des années 1990 en France, où il commence à écrire, publiant quatre romans, dont le récent *Tuez-les tous* (Gallimard, 134 p., 12, 90 €), « *Le Monde des livres* » du 17 février). A travers le portrait d'un Algérien devenu un terroriste du 11-Septembre, l'écrivain aborde le désespoir d'un jeune du Sud, qui se mue en vengeance criminelle contre « l'Amérique ».

A Hambourg, où il s'est exilé, Hamid Skif a découvert le sort des clandestins. Dans son roman *La Géographie du danger* (Naïve Livres, 156 p., 18 €), il décrit dans un style sobre et efficace la lente dépersonnalisation d'un sans-papiers. Le climat est proche de celui qu'ont subi les Algériens pendant les années noires : ici encore, la peur règne. ■

C. BA

# AFRIQUE SUBSAHARIENNE

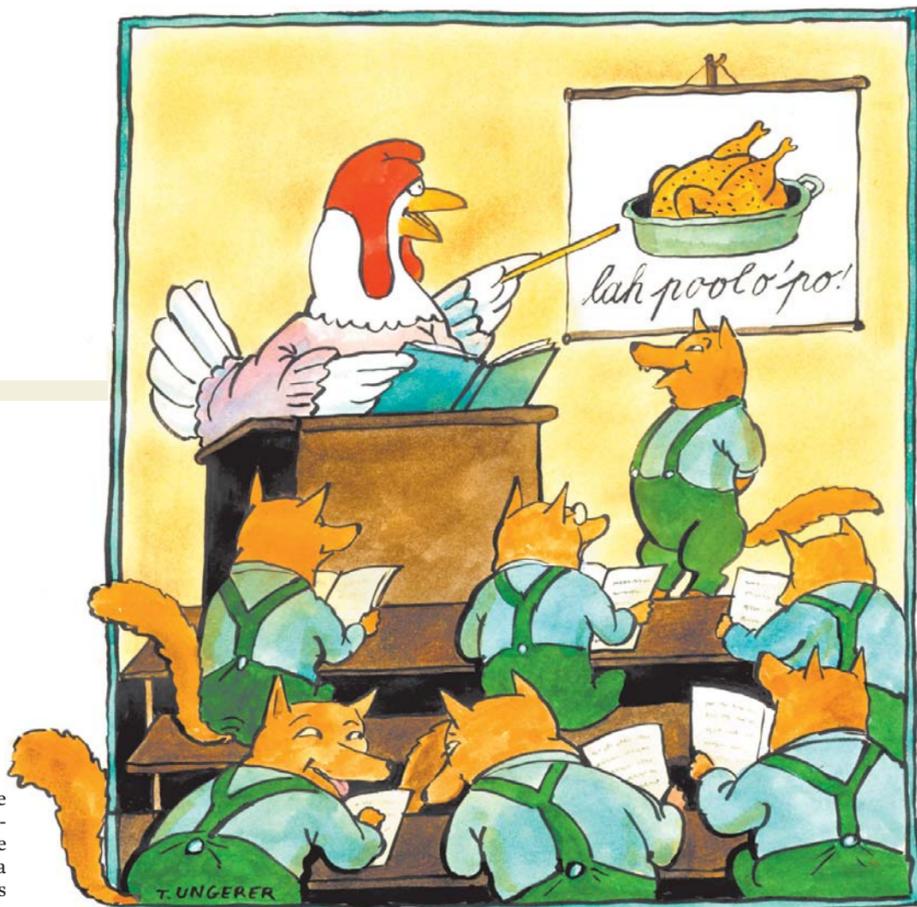
Une nouvelle génération de romanciers africains

## Dépasser la négritude

**L**ittérature de l'anomie et de la déviance, de la subversion, de la destruction et la décomposition... expression des complexes, des traumatismes, des refoulements... image d'une contre-société, de contre-culture... lieux et non-lieux des turbulences dont le passage à l'univers littéraire s'effectue par des ruptures, des dissociations, des collisions, des explosions... l'écriture est une décharge électrique » : il y a cinq ans, le professeur congolais Georges Ngal, s'interrogeant sur les « nouvelles conditions d'émergence d'une pensée africaine », décrivait ainsi le nouveau discours littéraire africain (*L'Errance*, L'Harmattan, 1999).

L'essentiel de l'esprit du temps ainsi caractérisé, et singulièrement celui de la nouvelle génération des intellectuels et écrivains de l'Afrique noire, que pouvons-nous ajouter pour cerner plus spécifiquement les romanciers actuels ? Constatons d'abord que cette nouvelle génération est en rupture affirmée avec celles qui l'ont précédée, et qui avaient vécu, en gros, sur les principes énoncés par le mouvement de la négritude.

Avec ce mouvement, fondateur de la littérature négro-africaine, Césaire, Senghor et leurs compagnons avaient ouvert un nouveau champ littéraire qui rompait, lui aussi, en son temps, avec toute la littérature hexagonale. Les points d'ancrage de ces rebelles étaient, culturellement, la civilisation africaine et ses succédanés créoles ; et, socialement, la dénonciation du racisme, de l'oppression coloniale et de l'esclavage. La prise de conscience de cette histoire différente et d'un statut existentiel inacceptable fut donc à l'origine de cette rupture et de cette innovation. La revue *Présence africaine*, créée en 1947 par Alioune Diop, joua immédiatement le rôle d'instance de légitimation, indépendante d'un milieu littéraire parisien dont elle se marginalisa durant quarante ans. D'autres instances apparurent ensuite – les revues *Abbia* au Cameroun et *Ethiopiennes* au Sénégal en particulier –, et avec elles une deuxième génération d'écrivains comme Mongo Beti, Cheikh Hamidou Kane, Massa Makan Diabate, Alioum Fantouré, Valentin Y. Mudimbe, Ahmadou Kourouma.



que l'enseignement  
du Français mette  
en appétit.

La troisième génération fut illustrée par Tierno Monenembo, William Sassine, Ken Bugul, Jean Baptiste Dongala, Pius Ngashama, Boubacar Boris Diop, Sony Labou Tansi, Sylvain Bemba, Félix Tchikaya, Henri Lopes. On leur doit d'avoir répercuté dans leurs romans les angoisses suscitées par la détérioration de la situation politique et économique de l'Afrique.

### Allégories tragiques

Les écrivains de la quatrième génération se positionnèrent de façons diverses face aux événements qui bouleversent et menacent leurs sociétés d'origine. Un courant majeur s'est d'ores et déjà imposé sur le plan international : il met en scène les pouvoirs et les déboires africains sous forme d'allégories tragiques ou dérisoires, dont les acteurs se débattent dans un univers chaotique sans issue. C'est le champ ouvert par Monenembo, Sassine, Labou Tansi et Boris Diop et où s'inscrivent de jeunes auteurs déjà notoires : Tanella Boni, Kossi Effui, Oumar Kante, Kousi Lamko, Véronique Tadjo et le Malgache Jean-Luc Raharimanana...

Un deuxième champ fut créé essentiellement par les écrivains noirs exilés ou installés en France. Parmi eux le groupe plus restreint, qu'on désigne comme « le pré carré » (*sic*). Très médiatisés, car au cœur de l'institution littéraire métropolitaine, ils n'en sont pas moins talentueux. Citons Alain Mabanckou, Abdourahman A. Waberi, Sami

Tchak, Florent Couao-Zotti, Patrice Nganang, Khadi Hane, Fatou Diome... Cette littérature issue de l'émigration est un peu comme l'arbre qui cache la forêt. En effet, sur le sol même du continent noir, se poursuit une abondante production, où romans et nouvelles du terroir décrivent surtout les populations locales et leur mal de vivre. Mais aussi leurs joies, leurs espoirs, leurs combats quotidiens.

Ainsi Abdoulaye Kane, Aminata Sow Fall, Aboubakri Lam au Sénégal, Pabe Mongo et Eugène Ebo-de au Cameroun, Fatou Keita et Amadou Koné en Côte d'Ivoire, Tidjani Serpos et Jean Pliya au Bénin, Zamenga et Lomomba Emongo au Congo RDC, Monique Ilboudo et Sayouba Traoré au Burkina, creusent un sillon profond, fertile et déjà exploité depuis Abdoulaye Sadju jusqu'à Olympe Bhély Quenum. Cependant que s'accroît spectaculairement la participation féminine avec Angèle Rawiri, Philomène Bassek, Justine Mintsa, Léonore Miano, Sylvia Kandé, Sokhna Benga, Mariam Barry, Nafi Dia.

On ne peut clore ce trop rapide panorama sans signaler, dans les trois catégories de cette nouvelle génération, les expériences de transformation de la langue française. Ainsi, par exemple, les romans créolisés de Raphaël Confiant et Patrick Chamoiseau ou encore, en Afrique, ceux de Kourouma. ■

LILYAN KESTELOOT

Professeur à l'Institut fondamental d'Afrique noire-Cheikh Anta Diop de Dakar.

## Une alliance internationale pour une « alterédiction »

**C**réée au printemps 2002, l'Alliance des éditeurs indépendants est aujourd'hui un réseau qui regroupe soixante-dix maisons d'édition issues de quarante pays. Son objectif est de favoriser les accords commerciaux entre ses membres pour permettre le développement de coéditions, en mutualisant les coûts. L'Alliance est structurée en bassin linguistique. Le réseau francophone est de loin le plus actif, mais il y en a six autres qui fonctionnent : hispanophone, lusophone, anglophone...

« S'allier pour publier et diffuser », tel est le slogan de cette association à but non lucratif qui se fait le chantre discret d'une « alterédiction ». En parallèle au Salon du livre a ainsi été lancé un appel aux auteurs, éditeurs et institutions « pour une édition francophone solidaire. » A l'origine de cette initiative, il y a le constat que la littérature africaine de langue française est plus connue en Europe que sur place mais qu'il est peut-être possible de remédier à cet état de fait par la mise en œuvre de projets de coédition.

Ceux-ci reposent sur des accords commerciaux solidaires qui permettent à la fois un parta-

ge des tâches éditoriales et une répartition des coûts. Le principe est simple. Il s'agit, grâce à l'augmentation des tirages, d'obtenir la réduction du prix de vente, ce qui rend accessible le livre au plus grand nombre.

### Prix plus abordables

Un exemple réussi est la coédition de *L'Ombre d'Imana*, de l'Ivoirienne Véronique Tadjo. Premier éditeur de ce récit sur les séquelles du génocide perpétré au Rwanda, Actes Sud a autorisé pour le continent africain une nouvelle édition de l'ouvrage réalisée par huit maisons : Akoma Mba (Cameroun), Cérès (Tunisie), Edilis (Côte d'Ivoire), Khoudia (Sénégal), Ruisseaux d'Afrique (Bénin), Sankofa & Gurli (Burkina Faso), Silence (Gabon) et Urukundo (Rwanda). Le projet a été coordonné par l'Alliance. Dans l'ensemble des huit pays coéditeurs, l'ouvrage est vendu aux alentours de 1500 francs CFA (2,30 €), soit un prix plus abordable pour la population.

« Il y a différents niveaux de coopération entre les membres de l'Alliance », précise Etienne Galliard, directeur de l'association. Certaines maisons qui ont déjà pignon sur rue comme Boréal au

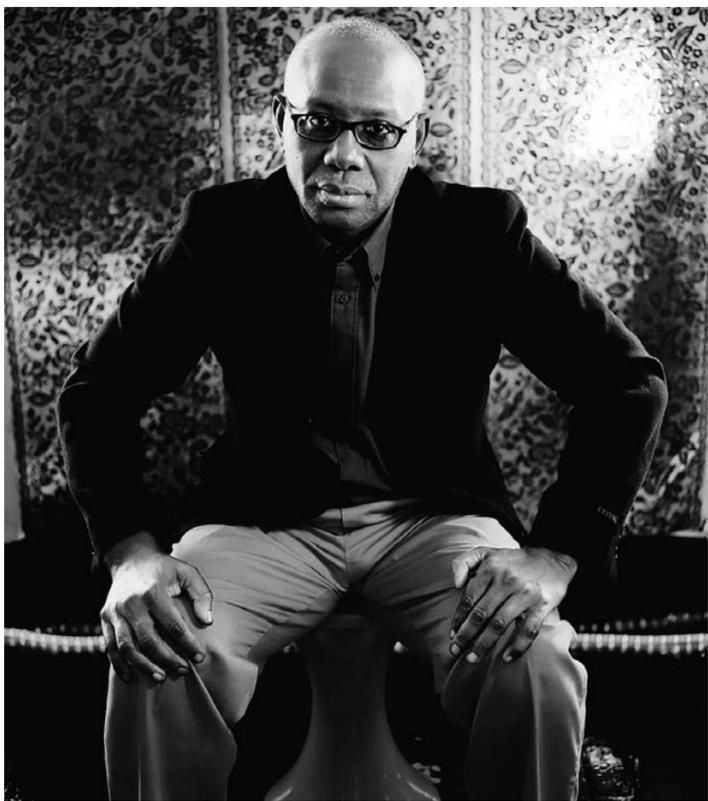
Canada ou Anne-Marie Métailié, en France sont plus intéressées par les rencontres internationales d'éditeurs indépendants, qui constituent la deuxième activité de l'association. D'autres maisons participent aux projets de coédition. Le nec plus ultra étant constitué par le label « Le livre équitable ». Dans ce cas, les livres sont édités sur du papier recyclable et il existe des règles de péréquation qui permettent aux éditeurs du Sud de supporter des coûts très inférieurs à ceux pris en charge par les éditeurs du Nord participant à l'opération. Le premier titre portant ce label, *La vie n'est pas une marchandise*, de Vandana Shiva, a paru dans la collection « Enjeux planète » qui comprend une dizaine de titres.

Pour fonctionner, l'Alliance dispose d'un budget annuel de 150 000 euros. Depuis sa création, une centaine de livres ont été publiés en coédition. Face au phénomène de concentration, l'Alliance s'efforce aussi de promouvoir et de renforcer la place des éditeurs indépendants sur tous les continents et dans toutes les langues. ■

ALAIN BEUVE-MERY

www.alliance-editeurs.org





LEA CRESPI POUR « LE MONDE »

Boubacar Boris Diop, écrivain sénégalais

# « Je me sens francographe »

Né en 1946 à Dakar, où il vit, Boubacar Boris Diop a publié une demi-douzaine de romans, dont *Murambi, le livre des ossements* (Stock, 2000), qui traite du génocide rwandais. Depuis, l'écrivain incarne une conscience africaine. Il dénonce volontiers ce qu'il considère comme les nouvelles formes du colonialisme en Afrique. Son nouveau roman, *Kaveena*, vient de paraître chez Philippe Rey (220 p., 19 €).

**Vous êtes un des quarante écrivains invités au Salon du livre. Qu'évoque pour vous la francophonie ?**

J'y vois un projet politique. Il s'agit de défendre la langue française et son

rayonnement, pour des motivations économiques et politiques, dans lesquelles je ne me reconnais pas. Il me semble qu'il existe deux francophonies, celle du Nord et celle du Sud. Les Wallons, les Suisses romands, les Québécois défendent la langue qu'ils parlent tous les jours, qui forme leur identité, leur âme. C'est un combat légitime. Mais l'écrivain gabonais, sénégalais ou camerounais est dans une tout autre situation. Il vit dans un pays où la langue parlée tous les jours n'est pas le français. Sa langue maternelle est le wolof, le bambara, le kinyawrandais, etc. Le français n'est qu'une langue seconde, celle d'une minorité ou de l'administration. Une langue morte, en quelque sor-

## AUX ÉTATS-UNIS D'AFRIQUE,

d'Abdourahman A. Waberi

Au début du roman, Waberi, malicieux, avertit le lecteur : « *Il est possible que cette histoire familiale, ressassée, convulsive, racontée dans le désordre, vous donne du fil à retordre. Retrouvez votre âme d'ange et tout rentrera dans l'ordre.* » Mais quel ordre lorsque l'on plonge dans ce cauchemar inversé, corrosif et réjouissant, où l'on découvre non sans frisson une Euramérique rongée par la famine, les pandémies et les guerres tribales, tandis que les États-Unis d'Afrique, érigés en eldorado, voient affluer sur les plages de Djerba et d'Alger des hordes de traîne-misère helvètes, normands ou québécois ? Pour son troisième roman (et neuvième livre), l'écrivain

djiboutien, dans ce jeu de miroir inversé, saisissant et édifiant, joue avec virtuosité de la satire, et ce avec d'autant plus de bonheur que jamais il ne s'y enferme.

Car au cœur de ce tableau grinçant, qui stigmatise aussi bien l'Occident que l'Afrique, Waberi conte sur un mode intimiste et poétique la quête de Malaïka. Jeune femme douce et pleine de bonté, celle-ci fut recueillie enfant en Normandie par Docteur Papa, médecin d'une ONG érythréenne. « *Brûlée par le mystère de ses origines* », et comme « *étrangère à elle-même* », Malaïka décide, à la mort de sa mère d'adoption, d'entamer un voyage vers le pays natal. Un voyage vers soi, vers l'autre, pour réapprendre à aimer. *Ch. R.*

J.C. Lattès, 234 p., 15 €.

te. La francophonie, au Sud, est un combat dans lequel on cherche à engager les Africains, alors qu'il ne les concerne pas. Que l'anglais et le français soient à court.eaux tirés, ce n'est pas mon affaire. S'il s'agit d'être embarqué dans une bataille linguistique, je réponds : non merci.

## Vous écrivez pourtant en français ?

Le français m'a été imposé par l'histoire : j'accepte le verdict de l'histoire et je me considère comme un francographe. Je peux rédiger mes romans en français sans chercher à défendre cette langue. J'écris en français ; le Nigérien Wole Soyinka écrit en anglais. Malgré cette différence, je me sens plus proche de son univers littéraire que de celui d'écrivains français ou francophones comme Marie N'Diaye ou Le Clézio. Quand je voyage en Italie, en Espagne ou aux États-Unis, je rencontre des écrivains togolais, congolais ou maliens qui écrivent directement en italien, en espagnol ou en anglais. Cela révèle la réalité de notre rapport à la langue française : c'est un lien historique de circonstance.

## Après *Murambi, le livre des ossements*, vous vous êtes momentanément éloigné du français, vous avez choisi d'écrire, pour la première fois, un roman en wolof. Pourquoi ?

J'utilise la langue française en attendant, en espérant le développement des langues d'Afrique. Quand les auteurs africains publient en France, ils bénéficient d'une visibilité artificielle : elle surgit à l'instant même de la publication, puis elle disparaît, noyée dans la masse de la production française. J'accepte ce fonctionnement. Toutefois, je ne veux pas me raccorder uniquement à une histoire littéraire qui n'est pas la mienne. Je crois que mes livres en wolof toucheront, sur le long terme, plus de lecteurs que ceux en français. Le public d'un écrivain se construit sur la durée. Les textes parus dans les langues nationales africaines connaissent un cheminement très lent. Il faudra sans doute beaucoup de temps, mais

j'espère qu'ils trouveront une place dans le patrimoine africain, aux côtés de l'abondante littérature ancienne du Mali ou du Sénégal, qui reste méconnue à ce jour.

## Après le Rwanda, est-ce plutôt la forme ou le sujet de vos romans qui a changé ?

Quand je suis entré en littérature, ce qui m'attirait, c'était avant tout la recherche expérimentale en matière d'écriture. Puis, dans les années qui ont suivi les indépendances, les fictions africaines se sont centrées sur des thèmes internes à ces sociétés. Peu à peu, le roman africain est devenu de moins en moins politique. Depuis le génocide rwandais, j'ai opté pour une démarche inverse. Je pense qu'il faut raconter l'histoire. J'ai envie d'écrire des romans aussi proches que possible de la réalité politique, du vécu des Africains. Sur le plan esthétique, j'ai conscience de mar-

cher sur la corde raide : si je recherche la clarté, en termes de contenu, je peux tomber dans les travers du roman didactique. Mais, avant moi, Sembene Ousmane ou Mongo Beti ont su échapper à ce piège.

Le choc du Rwanda m'a amené à réfléchir au rapport avec l'ancien colonisateur, à analyser autrement les guerres et les tragédies qui se déroulent en Afrique. J'ai envie d'écrire des romans dans lesquels les jeunes lecteurs puissent trouver les questions qui me semblent essentielles, même si je n'apporte pas de réponses. Chez moi, au Sénégal, j'entends tous les jours les jeunes dire : « *Nous, les Africains, nous sommes tarés, nous sommes maudits.* » J'aimerais que mes romans les aident à porter un regard plus réfléchi sur l'histoire et l'actualité de leur société. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CATHERINE BÉDARIDA

## Ecrire sur le Rwanda

Le génocide rwandais de 1994, qui a fait environ 800 000 morts, des Tutsis en majorité, s'est déroulé dans un pays membre de la francophonie. Douze ans après, la venue au Salon d'auteurs ayant écrit sur cette histoire tragique revêt un poids symbolique.

Parmi les 40 invités officiels du Salon, quatre se sont engagés sur cette question. Esther Mujawayo est une sociologue et psychologue rwandaise, dont la famille a été assassinée pendant le génocide. *Survivantes, Rwanda, dix ans après le génocide* (L'Aube, 2004) propose un témoignage et une réflexion sur le massacre et ses conséquences pour les rescapés. Stassen, talentueux dessinateur belge de BD, a publié l'album *Déogratias* (Dupuis, 2000) et *Pawa* (Delcourt, 2002), qui mêle chroniques et BD, deux ouvrages qui mettent en scène victimes et auteurs du génocide.

L'écrivaine ivoirienne Véronique

Tadjo, auteur de *L'Ombre d'Imana* (L'Alliance des éditeurs indépendants, 2006) et le romancier sénégalais Boubacar Boris Diop ont fait partie de la dizaine d'auteurs africains qui ont séjourné au Rwanda dans le but de témoigner et de faire œuvre de mémoire. Deux autres membres de cette expérience, Tierno Monenembo et Abdourahman A. Waberi, sont invités au Salon, dans la section « Découverte », qui accueille 26 auteurs francophones vivant en France.

Enfin, la collection « Continents noirs » (Gallimard) publie le récit de Scholastique Mukasonga, une Rwandaise qui a perdu une vingtaine de membres de sa famille en 1994. *Inyenzi ou les Cafards* (176 p., 12,90 €) est un témoignage tout en désespoir calme, d'autant plus précieux que peu de survivants ont eu la capacité d'écrire leur expérience. ■

C. BA

## ZOOM



### L'HYPOTHÈSE DE DIEU,

de Mohed Altrad  
Syrien installé en France, Mohed Altrad met en scène un Bédouin de Syrie, amené à

vivre en France. Le héros est confronté à des modes de vie et des réalités qui le déstabilisent et l'enrichissent à la fois. Le style d'Altrad, fluide, foisonnant, soutient le récit de cette construction/déconstruction d'un être suspendu entre Orient et Occident. *C. Ba*  
Actes Sud, 352 p., 21 €.

### ÉCRIVAIN CHERCHE PLACE DE CONCIERGE

de Nicolas Ancion  
Victor, écrivain paresseux, décide un jour de passer une petite annonce. Quelques semaines plus tard, engagé dans un château perdu dans la campagne, il découvre Régis, son singulier employeur, son intendant Pino, un lapin en peluche et leur ami, Robert, un grizzli fou de chocolat. Et aussi des hordes de pingouins et de manchots en Harley Davidson qui terrorisent la région. Rapidement, Victor ne va plus savoir où donner de la tête. Comme le lecteur, entraîné dans le tourbillon d'une prose cocasse, détonante et d'une imagination débridée, qui pose

Nicolas Ancion en digne héritier de Lewis Carroll.

*Ch. R.*

Le Grand Miroir, 110 p., 12 €.

### MON MARI EST PLUS QU'UN FOU : C'EST UN HOMME,

de Nassur Attoumani  
Après les célébrations de la Journée internationale de la femme, voici le livre à offrir. Un livre pour ne jamais oublier, et ne pas se taire. Une Comorienne raconte : la peur, la honte, l'anxiété devant la violence de celui qu'elle croyait être l'homme de sa vie et qui n'est in fine qu'un mari ordinaire. A travers cette histoire, c'est celle de toutes les femmes de la société musulmane des Comores que Nassur Attoumani donne ici à lire. *E. G.*  
Ed. Naïve, « Francophones », 240 p., 18 €.

### L'ANNÉE DE LA PUTAIN,

d'Anouar Benmalek  
Histoires de ruptures, d'abandon ou de trahison. En courts récits, qui assument le fait d'hésiter entre le roman et la nouvelle, se jouant, après une ouverture sur le temps de la Genèse, de la chronologie du XX<sup>e</sup> siècle comme de l'espace (Djakarta, le Liban ou le Nicaragua répondant au fil rouge algérien), Benmalek affronte des cas d'école douloureux, mais n'épargne pas les poncifs sur l'enfance. Si la quête du bonheur est un moteur fragile, l'échec même ne pèse guère : « *La montagne ne se rendit compte de rien et*

*continue d'être belle.* » *Ph.-J. C.*  
Fayard, 264 p., 18 €.

### LES NÈGRES N'IRONT JAMAIS AU PARADIS,

de Tanella Boni  
La romancière et philosophe ivoirienne dénonce la situation des Noirs déracinés, ballottés par les conflits post-coloniaux. La narratrice rencontre un Blanc, surnommé Dieu, prêtre, éditeur et homme d'affaires, qui a connu plusieurs femmes africaines. Dans un monde d'exclus de la mondialisation, Tanella Boni dresse avec intelligence le portrait de femmes qui veulent leur part de réussite sociale. *C. Ba*  
Le Serpent à plumes, 206 p., 17,90 €.

### UNE BELLE MORT,

de Gil Courtemanche  
Au soir de Noël, toute la famille est réunie. André, le narrateur, observe le spectacle tragi-comique offert par son père, dictateur déchu par la maladie. Au fur et à mesure que souvenirs et interrogations affleurent, André se rapproche de cet homme fier et orgueilleux qu'il n'a jamais vraiment aimé, jusqu'au moment où s'échafaude l'idée d'un « meurtre » gastronomique... Reste la réalisation, qu'on laissera le soin de découvrir lors d'un dénouement drôle et émouvant. A l'image de ce deuxième roman du Québécois Gil Courtemanche. *Ch. R.*  
Denœl, 202 p., 16 €.

### ÈVE DE SES DÉCOMBRES,

d'Ananda Devi  
Troumaron est un village de l'île Maurice où l'« on recase les réfugiés ». C'est là que se noue le drame du nouveau roman d'Ananda Devi, Mauricienne installée à la frontière suisse. L'auteur poursuit ses portraits de femmes abandonnées, conduites à la folie par un excès de souffrance. Une femme a été assassinée, et Eve, son amie, tente de comprendre un tel amas de « décombres ». Ananda Devi maîtrise un style poétique, sensible, pour dire l'injustice faite aux êtres condamnés à la déviance, dans une société étouffante. *C. Ba*  
Gallimard, « Continents noirs », 156 p., 12,50 €.

### BRIDGE ROAD,

de Mamadou Mahmoud N'Dongo  
C'est un livre étrange et inquiétant. Enigmatique et elliptique. Qui sont tous ces personnages ? Elodie ? Javier ? Alan Norton ? Clarence Brown ? Sur fond d'enquête policière, Mamadou Mahmoud N'Dongo laisse le lecteur remplir les blancs et reformer le puzzle de son premier roman, précisant juste que « *nous travaillons avec nos préjugés, tout est biaisé, tout est trinqué dès le départ* », et que les coupables et les témoins se fabriquent. Surtout quand on est né « nègre » dans ce pays - l'Amérique - où rien ne se donne. *E. G.*  
Le Serpent à plumes, 168 p., 17,90 €.



# AMÉRIQUE CARAÏBES

**LES INDES, LÉZENN**, d'Edouard Glissant  
Cinquante ans après sa parution, le poème d'Edouard Glissant, intitulé *Les Indes*, nom générique de toute colonie, reparait dans une paradoxale traduction en créole. Il ne l'a pas signée lui-même, mais l'a confiée à Rodolf Etienne, peut-être pour ne pas être tenté de réécrire ses vers. Ce texte lyrique et altier, souvent abstrait quoique sensuel, pose les limites de toute traduction en créole, langue destinée à une autre forme de poésie, plus directe et plus quotidienne, et permet de réfléchir à ce qui fait que les écrivains antillais hésitent entre les langues. Celle du dominateur, le français, a fini par s'imposer, même pour les plus farouchement indépendantistes. Mais le retour au créole, langue de combat et langue de la vie quotidienne, paraît charger les poèmes d'une nouvelle vigueur, en rapportant

chaque terme à son paysage, à son environnement, à sa vitalité présente. Les subtilités du sens sont, de toute évidence, respectées. Mais la noblesse claudélienne du vers de Glissant est inévitablement altérée, tout en gagnant, par ailleurs, une force d'engagement militant.

« *Il n'est plus de mystère et d'audace : les Indes sont marché de mort ; le vent le clame maintenant, droit sur la proue ! Ceux qui ont incendié l'amour et le désir : ce sont les Navigateurs* ». « *I pa rété ni misté ni volonté : Lézenn sé bokantaj lanmò. Van-an ka déklaré'y atjolman, dwet anlè pwou-a ! Ki moun ki limen difé anlè lanmou ek lanvi ; sé sé Navigatè-a* ». R. de C.

Traduit en créole par Rodolf Etienne, édition bilingue  
Le Serpent à plumes, 182 p., 19,90 €.

## Etats-Unis terre d'accueil

Les universités américaines sont devenues le bastion d'une francophonie conquérante

**F**abuleux destin de la francophonie en Amérique. Outre-Atlantique, Alain Mabanckou est un écrivain français. A Paris, il est à jamais, et en dépit de sa double nationalité, un écrivain congolais. Pourquoi ? « *C'est l'idée américaine selon laquelle une société est faite de la somme de ses parties*, explique Mabanckou ; *mais c'est aussi, fondamentalement, l'idée que la langue française est une langue universelle, au même titre que la langue anglaise*. » Ce que le monde anglo-saxon a compris avant la France, c'est que la langue anglaise puise désormais ses forces dans les écritures issues de la « périphérie – Rushdie, Walcott, Zadie Smith, Edwige Danticat –, périphérie que les métropoles anglo-saxonnes intègrent bien davantage que la France dans leur espace symbolique et imaginaire. « *Un Africain peut certes écrire en français*, poursuit Mabanckou, *mais en France, on lui rappellera toujours qu'il est, quoi qu'il en ait, un écrivain de telle contrée lointaine*. »

S'il y a en France, depuis la décolonisation, une véritable « ghettoïsation » de la littérature francophone, c'est pour des raisons qui tiennent sans doute à notre lancinante xénophobie. Mais c'est aussi, hélas, en raison de la faiblesse du réseau d'études universitaires. La France est aujourd'hui le pays francophone où la littérature francophone est le moins enseignée. Et, à ce jour, des générations entières d'étudiants en lettres quittent l'université sans avoir jamais lu d'œuvres africaines ou antillaises. Quant aux professeurs, il y en a bien sûr quelques-uns, à la Sorbonne, à l'EHESS, mais il s'agit d'un cercle très restreint dont le pouvoir de diffusion reste au mieux marginal.

Les Etats-Unis ont, dans ce domaine, un tout autre visage. « *L'Amérique est le plus grand pays*

*francophone du monde !* », se plaît à dire Mabanckou, qui enseigne les littératures francophones à l'université du Michigan. A ses yeux, les Etats-Unis sont devenus le centre névralgique de la francophonie. Et, en effet, la plupart des grandes universités américaines – Harvard, Stanford, New York University, Duke, Michigan – ont, sinon un département d'études francophones, du moins un département de littérature française où la littérature francophone est enseignée. Aussi ces universités recrutent-elles avidement les plus grands noms de la francophonie – Assia Djébar, Edouard Glissant, Maryse Condé, Valentin Mudinbé –, et les étudiants se présentent en foule.

### « Exotisme de bonne foi »

Cet engouement s'explique en partie par l'histoire, c'est-à-dire par la forte présence passée de la France en Amérique du Nord et ses vestiges, en Louisiane par exemple. Mais il est également lié à la physionomie du tissu socioculturel américain, où toutes les cultures de la marginalité sont représentées de manière parfois volontariste. En Amérique, autrement dit, l'espace de l'exportation de la langue française ne se résume pas à la France. Et la littérature francophone fait naturellement partie de ces études qui entrent dans le cadre de la discrimination positive. Il y a eu, d'abord, les « African Studies » qui ont progressivement ouvert la porte du monde francophone. Et il ne faut pas oublier la proximité du Québec, source, elle aussi, d'un fort tropisme. Cela dit,

contrairement à ce que l'on pourrait croire en Europe, les « Francophone Studies » recrutent peu d'étudiants noirs. Dans une classe de l'université du Michigan, sur 30 étudiants, Alain Mabanckou compte un seul Noir américain, deux Asiatiques et 27 Blancs. « *J'étais subjugué par cette diversité*, dit-il. *Mais où pouvais-je bien être ? Je pensais que je n'aurais que des étudiants africains, que nous serions un ghetto*. »

Ce qui attire ces étudiants américains : l'invitation au voyage, la découverte d'autres espaces, bien sûr. Mais aussi ce que Mabanckou appelle « *un exotisme de bonne foi* », qui consiste à étudier

la littérature francophone tout en partant vivre quatre ou cinq mois, grâce à des bourses d'études, à Madagascar, en Côte d'Ivoire ou au Sénégal. Le résultat : une génération d'intellectuels américains devenus experts en littérature d'expression française.

Nombre d'écrivains et de professeurs francophones émigrent désormais en Amérique pour enseigner le génie français et perpétuer sa langue. Et, inexorablement, le centre de gravité de la langue française se déplace vers le Sud. Extraordinaire situation où l'image de la France est projetée par une force qu'elle-même dénie. Etrange miroir, où celui qui se regarde ne trouve plus le reflet qu'il croyait voir. ■

LILA AZAM ZANGANEH



## Edouard Glissant : « La langue qu'on écrit fréquente toutes les autres »

### Quand êtes-vous arrivé en Amérique ?

En 1988. C'était en Louisiane, à la Louisiana State University, dans la ville de Baton Rouge. J'étais attiré par cette partie des Etats-Unis qui avait des points communs avec les Antilles, le peuplement africain, la langue créole, l'architecture, la structure économique de l'ancien système de plantation, la cuisine, la complexité en musique. Il y a tant de points communs... Et j'y suis resté six ans, avant de venir à New York.

### Quel souvenir conservez-vous de ces premières années en Amérique ?

Le souvenir de cette sorte d'apartheid entre les parties noi-

res et blanches des villes, la condition généralement misérable des Africains-Américains en Louisiane, et ce n'était pas sans rappeler, évidemment, certains spectres de la colonisation dans la Caraïbe. Cela a sauté aux yeux du monde au moment du cyclone Katrina. Mais je dois dire que j'étais très attaché, aussi, à une espèce de fantaisie d'existence, et à une profondeur dans l'expression du malheur. Et puis, pour moi, ce pays était très associé à l'œuvre de l'écrivain Lafcadio Hearn, originaire de La Nouvelle Orléans, au XIX<sup>e</sup> siècle, et qui vécut à la Martinique, et aux grands noms de la musique de jazz, musique créole.

### Est-ce par cette expérience commune, ces étranges similitudes, que vous expliquez le plus grand attachement de l'Amérique à la francophonie, par rapport à la France ?

Aux Etats-Unis, il y a une habitude du multiculturalisme, du contact entre des cultures qui coexistent sur le territoire américain. Il semble un peu plus facile de s'intéresser à la littérature coréenne, yougoslave ou antillaise, il y a un terrain propice au développement de cultures non natives. Et aujourd'hui les études francophones commencent

à être assez importantes. Mais attention, cela n'est vrai, bien sûr, qu'au niveau universitaire, car dans la vie de tous les jours, on a affaire à la même ignorance. Je parlais d'une ressemblance entre la Caraïbe et La Nouvelle-Orléans, par exemple, mais un Louisianais serait horrifié : « Pas possible, dirait-il, nous n'avons rien à voir avec les Antilles. Nous sommes des Américains ! »

### Y a-t-il, en France et en Amérique, une relation différente au passé colonial, à l'esclavagisme ?

En Amérique, il faut distinguer entre la population africaine-américaine et le reste. Les Africains-Américains sont aussi attachés à la mémoire et au passé de leur communauté que les Antillais anglophones, francophones ou hispanophones de la Caraïbe. Mais ce qui caractérise fondamentalement l'ensemble de la population, c'est l'attachement aux Pères fondateurs, au drapeau, au président et à la Constitution. It's the law ! Et le modernisme étas-unien s'accommode très bien de cette fixation sur une histoire nationale passée. Le point d'ombre est que ce peuple dans son ensemble a tendance à ignorer l'histoire de l'esclavage et de la traite des Noirs.

Et sur ce point, c'est exactement la même chose qu'en France. Je faisais une conférence à Bordeaux il y a quelque temps, et une dame très aimable et très distinguée est venue me voir à la fin pour me dire qu'elle n'arrivait pas à croire que Bordeaux avait été une ville négrière...

### Etes-vous un écrivain francophone ?

Je suis partisan du multilinguisme en écriture, la langue qu'on écrit fréquente toutes les autres. C'est-à-dire que j'écris en présence de toutes les langues du monde. Quand j'écris, j'entends toutes ces langues, y compris celles que je ne comprends pas, simplement par affinité. C'est une donnée nouvelle de la littérature contemporaine, de la sensibilité actuelle : fabriquer son langage à partir de tant de langages qui nous sont proposés, par imprégnation, et par la télévision, les conférences, les musiques du monde, poèmes islandais ou chants africains. Non pas un galimatias, mais une présence profonde, et peut-être cachée, de ces langues dans votre langue.

### Vous sentez-vous prisonnier, en Amérique, du système multiculturaliste – chacun pour sa tribu ?

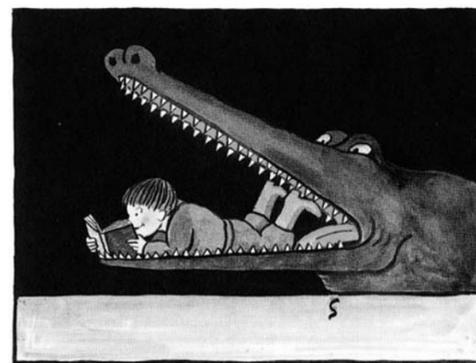
Une des particularités de la structure socioculturelle états-

unienne, c'est précisément qu'il existe un multiculturalisme, mais sans créolisation, sans interférences profondes. Ces cultures ne se contaminent pas, elles sont absolument étanches les unes aux autres. Les Etats-Unis deviendront un grand pays de créolisation le jour où ces cultures pourront retentir les unes sur les autres, avec des résultantes inattendues. Mais puisque j'essaie d'écrire pour un lecteur du monde, dans une pensée-monde, je ne peux pas me sentir emprisonné ici. Un écrivain fait son œuvre, la poursuit avec sa propre intention poétique, même si, le plus souvent, il s'éloigne de cette intention dans l'écriture même. C'est là sa liberté.

### Quel avenir pour la francophonie ?

Les littératures dites francophones sont très fréquentées, au Maghreb, en Afrique subsaharienne et dans les Amériques. Cela m'est égal qu'il n'en ait pas été de même en France, jusqu'à aujourd'hui, par ethnocentrisme sans doute... Mais pour ces littératures, même en France, les choses commencent à changer. A l'horizon, on commence enfin à percevoir « Une nouvelle région du monde », c'est le titre que j'ai choisi pour un essai d'esthétique sur le point d'être achevé. Il s'agit du Tout-Monde, dont la francophonie doit participer.

PROPOS RECUEILLIS PAR L. A. Z.



Série d'affiches réalisée pour l'éditeur Diogenes (1991).

TOMI UNGERER/  
L'ÉCOLE DES  
LOISIRS

## La littérature québécoise n'est pas un produit d'exportation

PAR DAVID HOMEL

Que connaît la France du Québec lorsqu'il s'agit des arts et des lettres ? Pour la province francophone du Canada, tout semble se passer sur scène, que ce soit les spectacles du Cirque du Soleil ou de Robert Lepage, de Céline Dion ou des Cowboys fringants, ou encore des danseurs d'Edouard Lock. Et le livre ? Très peu. Presque le néant. En règle générale, les auteurs québécois sont quasiment absents des librairies françaises, et ce malgré des opérations de charme du gouvernement de la province, comme le Printemps du Québec à Paris en mars 1999.

Le Québec culturel, c'est plutôt le geste. Parfois relié à la parole chantée ou déclamée, ou non.

Qu'est-ce qui explique cette communication essentiellement non verbale ? Avant d'y répondre, un petit lexique politique à l'usage des Français qui ont tendance à croire que le Québec c'est le Canada, et vice versa. Le Québec est la province majoritairement francophone du Canada, qui est un pays très décentralisé, laissant aux provinces, par

exemple, d'importantes compétences comme l'éducation et la santé, et partageant d'autres secteurs, telle la culture. Jouissant d'une scène culturelle dynamique, le Québec a augmenté ses revendications politiques depuis quelques décennies, comme les autres provinces, mais avec plus de vigueur.

Le grand succès du Canada comme société civile nuit à l'exportation de ses auteurs. Le Canada est un pays très tranquille. La paix sociale, qui suscite l'envie internationale, n'est pas forcément une bonne chose pour les écrivains qui rêvent de marchés étrangers. Il vaut mieux être ressortissant d'un pays difficile, qui fait la « une » des quotidiens. En plus, les écrivains québécois ne bénéficient pas de la vague postcoloniale, qui a vu une popularité grandissante des auteurs de pays dits en voie de développement, anciennes colonies européennes. Pensons, dans la francophonie, aux pays d'Afrique noire, du Maghreb ou des Caraïbes. Le Québec n'a pas eu son Patrick Chamoussau, son Tahar Ben Jelloun, son Ahmadiou Kourouma.

Mais c'est justement à partir de ces grands noms que la situation se complique. La langue française pratiquée par ces écrivains est douce à l'oreille de Paris, tandis que les livres québécois arrivent avec un net accent qui serait difficile à assimiler par la machine de l'édition française. Selon Pascal Assathiany, éditeur québécois (Boréal), le français d'outre-France ne passe pas en France ; il vaudrait mieux que les écrivains québécois composent leurs œuvres dans une autre langue, pour ensuite passer en France par le biais de la traduction, comme les Américains.

Hélas, pour le moment, ils restent des « provinciaux », des « petits cousins d'Amérique » avec peu d'accès au public en France. Alors, dans leur espace restreint au Québec (quelque 7 millions d'habitants, dont la majorité francophone), sur quoi les écrivains écrivent-ils ? Qu'est-ce qui les préoccupe, les mêmes questions qu'en France ?

Pays tranquille, littérature tranquille. Les grands thèmes de la littérature du Québec restent intimes : la famille et ses secrets, la quête de soi, l'enfant qui

peine à devenir adulte, comme dans les histoires de Réjean Ducharme ou de Marie-Claire Blais. Peu de tentatives d'embrasser le vaste espace américain avec ses excès. C'est surtout une littérature féminine, et pour cause. La grande majorité des lecteurs sont des lectrices : jusqu'à 80 % de l'achat des livres est fait par des femmes, selon les librairies de Montréal. Et au Québec, comme ailleurs, on aime lire sur soi-même. Un roman historique généreusement romancé, une saga inter-générationnelle qui met en scène des femmes courageuses d'une autre époque, fera chanter sans faute les caisses enregistreuses, car les lectrices qui se présentent en librairies demandent des histoires de... lectrice. La réponse des écrivains masculins tarde à venir.

### Tradition orale

Bon an mal an, appuyés par les gouvernements fédéral et provincial, les éditeurs québécois continuent à publier un nombre impressionnant de livres : quelque 3 500 volumes par an (hors livres scolaires). C'est trop, disent les uns. Pas assez, disent les autres. Ce n'est pas qu'il y ait trop de livres, c'est qu'il n'y a pas assez de lecteurs, répliquent les écrivains. Car le secret mal gardé du pays, sa grande honte, c'est son taux d'analphabétisme. Au Québec, selon Statistiques Canada, 22,3 % de la population active de 16 ans et plus ne sauraient pas

lire. Si les écrivains perdent cette tranche de la population par ce fléau – étonnant dans une société industrialisée –, ils commencent avec un net désavantage.

Depuis quelque temps, un phénomène nouveau se fait sentir dans le paysage littéraire qui n'est pas proprement littéraire. Il s'agit du conte, une sorte de performance orale qui s'inspire du folklore canadien-français, et assez exportable, car le conte est la parole dynamisée, et ne relève pas de l'écrit. Fred Pellerin est la vedette de ce nouveau genre. Lui et ses compagnons renouent avec les traditions orales de la Nouvelle-France, et avant la colonie, avec les peuples autochtones. La clef de leur succès ? Fournir une expérience de la parole sans obliger leur public à passer par l'écrit. Pas surprenant, les artistes du conte suscitent de l'envie, voire du ressentiment, chez les écrivains qui font encore « du livre ».

Avec leur énergie, ou leur logorrhée, c'est selon les goûts, leur talent pour la scène, les conteurs mettent au défi le monde intime, un peu figé, de la littérature québécoise actuelle. Reste à voir comment les écrivains « du livre » y répondront. ■

Romancier américain, David Homel réside à Montréal depuis 1975. Son dernier roman, *L'Analyste*, a été publié chez Actes Sud.

## ZOOM



**LE BAMBOU NOIR**, de Jean-Marc Tera'ituatini Pambrun

Après trois années à Paris, aux Beaux-Arts, passées surtout à se construire une conscience politique axée sur l'indépendance du peuple polynésien, « le Tahitien » retourne sur son île natale. Corps individuel porteur d'un idéal collectif, « le Tahitien » perd progressivement sa consistance sociale et laisse « se rompre les digues de sa raison et toutes ses divagations submerger son corps », dans un mouvement lent et envoûtant. *C. de C.* Editions Le Motu, 212 p., 20 €.

**BÉNARÈS**, de Barlen Pyamootoo  
Entre l'anglais, le créole et le français, nombre de Mauriciens ont choisi d'écrire en français. C'est le cas de Barlen Pyamootoo, qui, dans son roman *Bénarès* – adapté par lui-même au cinéma –, raconte la traversée de l'île par deux jeunes gens ayant gagné aux cartes et se rendant en ville pour en ramener deux femmes. Aucun exotisme dans ce sobre

« road novel » où s'échangent relents érotiques et paroles d'espoir. L'odyssée de Pyamootoo rappelle l'autre Bénarès, cette ville sacrée où les Hindous vont mourir pour gagner leur paradis. *Fl. N.* Ed. de l'Olivier, 96 p., 9 €.

**FELANA**, de Charlotte-Arriso Rafenomanjato  
Écrit dans un style sobre et élégant, *Felana* est le récit d'une délivrance. Frappée par la malédiction de l'Alakosy, « ce signe astral maudit et puissant » sous lequel elle est née, Felana doit affronter son destin et ses étapes morbides, selon les rituels malgaches ancestraux. En chemin, elle rencontre Eddy Marshall, un Texan expatrié, dont elle tombe amoureuse. A travers eux, l'auteur noue l'incrédulité occidentale aux coutumes malgaches et livre un roman captivant. *C. de C.* Le Cavalier bleu, 246 p., 20 €.

**DAÏNES ET AUTRES CHRONIQUES DE LA MORT**, de Vinod Rughoonundun  
Mauricien d'origine indienne, vivant à Paris, Vinod Rughoonundun livre, à travers ces onze nouvelles, des fables sur le thème de la mort. Kikolo, le mendiant, Grosventre, l'ambulancier, Ton Zorz, le gourmand, font partie de cette galerie de personnages qui vivent en compagnie de la mort, celle bien réelle des cadavres, ou celle qui vient hanter les vivants. L'écriture, sobre, dénuée de tout exotisme, donne force à ces récits. *C. Ba* Naïve Livres, 126 p., 16 €.

**CHERCHER LE VENT**, de Guillaume Vigneault  
Il était passé inaperçu lors de sa première sortie en France, en 2002 (Balland), ce deuxième livre du Québécois Guillaume Vigneault. C'est une sorte de « road roman » que l'on lit comme on avale les kilomètres, si l'on aime les longs voyages en voiture, au Canada et aux États-Unis. On est enchanté de s'attarder du côté de Bar Harbor (Maine), de filer sur la

route 95... En un mot, d'accompagner Jack dans sa déambulation dépressive et ses rencontres improbables. *Jo. S.* Seuil, 270 p., 18 €.

**UNE FORCE QUI DEMEURE**, de Hélé Béji  
Voici un essai passionnant, très personnel. Selon l'idée qu'on se fait de la « nature féminine », on aura envie, ou non, d'en discuter certains développements. Quoi qu'il en soit, la lecture de ce livre très bien écrit, qui mêle réflexions, portraits et descriptions – une magnifique évocation de Tunis –, est un bonheur. Hélé Béji est née dans une société musulmane, mais sa mère, insoumise, lui a inculqué l'« indocilité ». C'est sa situation à la frontière de deux mondes – tradition et modernité – qui nourrit son interrogation sur le destin des femmes au XXI<sup>e</sup> siècle. *Jo. S.* Arléa, 176 p., 18 €.

**LES VOLEURS DE LANGUE. Traversée de la francophonie littéraire**, de Jean-Louis Joubert  
La notion de « francophonie littéraire » demande à être expliquée, débattue, déployée dans toutes ses dimensions. Jean-Louis Joubert s'y emploie dans cet essai clair et synthétique qui analyse les modes de « circulation » au sein de l'espace francophone. De l'universalité de la langue française telle que Rivarol la concevait, à la pluralité des français métissés d'aujourd'hui, une « traversée » utile pour ressaisir cette notion aux contours incertains. *P. K.* Ed. Philippe Rey, 134 p., 14 €.

**LES FRUITS DU CYCLONE. Une géopoétique de la Caraïbe**, de Daniel Maximin  
Hymne à la diversité et à la créativité de la Caraïbe où il est né (en Guadeloupe), ce livre, où le lyrisme se fait pensée, opère une sorte de synthèse des « identités caribéennes » qui « se fondent en profondeur non pas sur le ressassement plaintif de l'enfer de l'esclavage, mais sur

le rappel permanent de l'ambitieux combat d'humanité qu'elles entreprirent pour l'émancipation de tous les peuples esclaves ». *P. K.* Seuil, 224 p., 22 €.

**ESPÉRANTO, DÉSPÉRANTO**, d'Anna Moï  
« La francophonie sans les Français » : le sous-titre de ce recueil autour de l'écriture est pour le moins trompeur. Écrivain partagée entre Saïgon et Paris, Anna Moï ne joue pas l'affrontement ou la revendication, mais l'analyse lucide d'une situation en marge, propriétaire d'aucun espace (« tout est à conquérir, chaque herbe, chaque poussière. [...] On se transforme en étranger universel. On est soi et l'autre »). Transgressant les frontières en douce, mélangeant les pinceaux et finalement revendiquant l'innocence. *Ph.-J. C.* Gallimard, 72 p., 5,50 €.

**L'ÉTONNANT VOYAGE**, de Franck Resplandy  
A partir de mots français repris en langues étrangères, Franck Resplandy offre un curieux mais savant tour du monde linguistique qui témoigne autant de notre « grandeur passée » qu'il reflète la perception extérieure de notre culture. Sans négliger quelques haltes au cœur de l'histoire, il munira le baroudeur intrigué d'un bagage lexical riche et amusant. *Y. P.* Ed. Bartillat, 207 p., 20 €.

**ATLAS MONDIAL DE LA FRANCOPHONIE**, d'Ariane Poissonnier et Gérard Sournia  
L'espace francophone compte près de 175 millions de locuteurs présents sur les cinq continents. A cet espace manquait un atlas pour en appréhender tant l'histoire, les institutions que les contours culturels, politiques, linguistiques. Chose faite grâce à Ariane Poissonnier et Gérard Sournia, qui se sont attelés à cette tâche, avec rigueur, précision et didactisme. *Ch. R.* Autrement, 80 p., 15 €.

## Le Monde

Siège social : 80, bd Auguste-Blanqui  
75707 PARIS CEDEX 13  
Tél. : +33 (0)1-57-28-20-00  
Fax. : +33 (0)1-57-28-21-21  
Télex : 206 806 F

Édité par la Société Editrice  
du Monde,  
président du directeur,  
directeur de la publication :  
**Jean-Marie Colombani**

La reproduction de tout article est interdite sans  
l'accord de l'administration. Commission paritaire  
des journaux et publications n° 57 437.  
ISSN : 0395-2037

Pré-presses Le Monde  
Impression Le Monde  
12, rue M.-Gunsbourg  
94852 Ivry Cedex  
Printed in France



# ASIE MOYEN-ORIENT

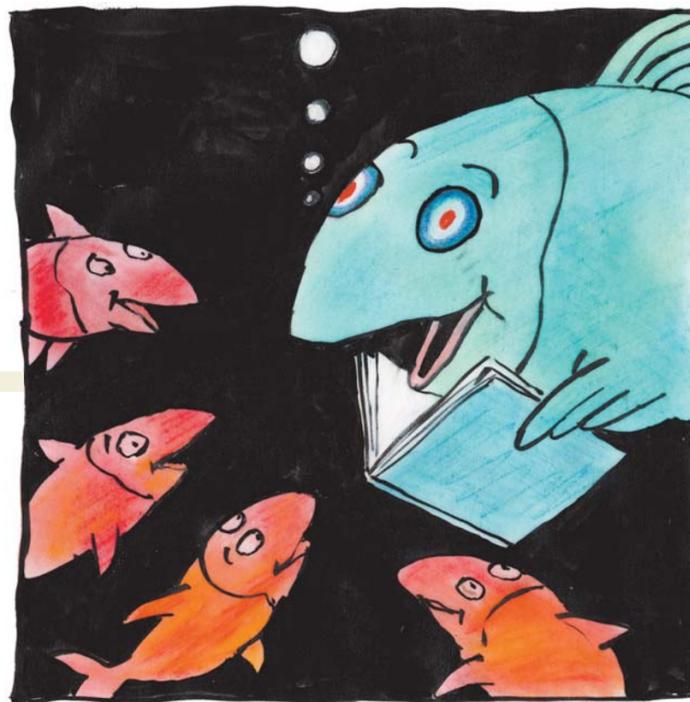
## Paradoxe au pays du Cèdre

Alors que le français se maintient au Liban, l'édition francophone recule au profit du livre arabe et anglo-saxon. Les acteurs locaux en appellent aux professionnels français.

**M**algré les difficultés de l'édition arabe, Beyrouth, comme le montre le remarquable essai de Franck Mermier, *Le Livre et la Ville* (Actes Sud), joue toujours, au côté du Caire, un rôle de premier plan. Et, surtout, le Liban reste fortement attaché au français. Pour preuve : 70 % des élèves l'apprennent en seconde langue. Ce chiffre ne doit pas cacher néanmoins la montée en puissance de l'anglais, comme le note Emile Khoury, responsable du rayon librairie au Virgin de Beyrouth. « Si la part des ventes de livres reste encore à l'avantage du français, cela

devrait rapidement changer. En raison du prix, bien sûr, mais aussi de la difficulté de cette langue. D'ailleurs, lors des recrutements, je rencontre beaucoup d'étudiants qui ont définitivement abandonné le français pour l'anglais. »

« Dire que le français recule est faux, réplique Charif Majdalani, romancier et chef du département de littérature française à l'université Saint-Joseph. Ces deux langues ont un statut différent. Le français est une langue seconde, apprise avec ses codes culturels. L'anglais est une langue étrangère, utilitaire. Et puis le français est signe d'ascension sociale. » A cela s'ajoute l'enseignement. « Au Liban, poursuit-il, le système scolaire est bicépha-



**Tomi Ungerer est né le 23 novembre 1931, à Strasbourg. Affichiste, auteur-illustrateur, inventeur d'objets, collectionneur, dessinateur publicitaire, ce grand artiste a reçu le prix Hans-Christian Andersen en 1998 pour l'ensemble de son œuvre. Il est notamment l'auteur des « Trois brigands » et du « Géant de Zéralda », tous deux à L'École des loisirs.**

le. Vous avez le choix entre le système arabe, très archaïque, et le système français, qui façonne de vrais lecteurs. » Des lecteurs avides (comme le montrent les 80 à 90 000 visiteurs recensés chaque automne au Salon du livre francophone), mais qui sont freinés par le prix du livre français.

Sur ce point, tous les acteurs de l'édition s'accordent pour vilipender les éditeurs français, peu tournés vers l'exportation, contrairement aux Anglo-Saxons. « Quand les Français accordent 35 % de remise, explique Sami Naufal, PDG de la Librairie Antoine, les Anglo-Saxons font 60 à 70 %. Si vous ajoutez une taxe fixe [la table] de 10 %, vous obtenez un livre français deux à trois fois plus cher qu'un livre anglais ou arabe. » Pas étonnant que les libraires réduisent leurs importations, pour éviter le surstockage, ou choisissent, comme chez Virgin, les livres les plus médiatisés. On pourrait alors penser que cela profite à la petite production francophone. Or il n'en est rien, car

les éditeurs libanais doivent composer avec une quasi-absence de prescripteurs, et surtout l'attrait de Paris pour les écrivains libanais.

« C'est normal, explique Sami Naufal, en France, une bonne vente est estimée à 10 000 exemplaires. Au Liban, elle ne dépasse guère les 3 000 exemplaires... » Pragmatique, Samia Shami, directrice des éditions arabophones Dar An-Nahâr, rétorque : « Quand un auteur libanais marche en France, nous le récupérons pour la traduction. » Si les éditeurs s'inclinent devant la prééminence de Paris, ils déplorent que cela se joue à sens unique. « Notre catalogue est constitué de 20 % de titres français, or nous ne pouvons pas les faire connaître en France, poursuit Samia Shami. En plus du transport, les distributeurs français demandent 60 % du prix, ce qui est prohibitif. »

Même tonalité de la part de Michel Choueiri, directeur de la librairie El Bourj et cofondateur avec Nadim Tarazi de la Maison du livre francophone, qui

travaillent sur la formation, l'information et la promotion de l'édition libanaise. « Si la France veut aider la francophonie, il faut qu'elle le fasse de manière rationnelle, logique et dans les deux sens », explique Nadim Tarazi. Car, malgré la crise qu'elle traverse, l'édition libanaise bouge, et ce au plus haut niveau. Comme l'illustre l'action du ministre de la culture, Tarek Mitri, dont les priorités sont aujourd'hui la lecture publique (avec la reconstitution d'un vaste réseau de bibliothèques publiques, de la Bibliothèque nationale...) ainsi qu'une réflexion menée avec tous les acteurs sur la politique du livre.

Une action soutenue par la France, à travers la Mission culturelle, le Bureau du livre et ses divers programmes d'aides à la traduction, à la publication, en particulier, dans le secteur de l'édition jeunesse, qui commence à se déprendre du scolaire... Et aussi du Salon du livre francophone organisé par l'ambassade de France, temps fort au Liban, que José de Raulin, directrice du Bureau du livre, entend redynamiser pour développer les échanges entre la France et le Liban.

De toutes parts, des efforts sont entrepris, reste aux professionnels français à entendre leurs homologues libanais, fort présents lors du Salon du livre de Paris (19 éditeurs contre 6 en 2005). Car, comme le dit Sami Naufal : « Tout se joue maintenant. Si les Français ne s'investissent pas, ce sera trop tard. C'est une question de survie. » ■

CHRISTINE ROUSSEAU

**L'ADOLESCENT et LE PAIN QUOTIDIEN,**

de William Cliff

William Cliff, en publiant désormais alternativement des récits en prose et des recueils de poèmes, trouve un ton de plus en plus direct. Après avoir fait le portrait de son père, le voici, dans *L'Adolescent*, en quête de sa propre image. Les souvenirs sont précis et déterminés, construisant un personnage solitaire et rageur, en accord plutôt avec le silence qu'avec l'échange, jusque dans les premières lueurs de la sensualité. Rencontres de fortune, errances dans la nuit, voyages en Angleterre, longs trajets en train : ces étapes ont armé le poète à venir, en ont fait probablement un des plus grands et des plus forts, optant pour un ton toujours tenu, rigoureux, presque corseté par une stricte prosodie qui finit, dans ses contrain-

tes même, par devenir enivrante. Comme Jean Genet, William Cliff choisit un style noble pour décrire parfois une réalité crue, quotidienne, apparemment triviale.

Le contraste est extraordinairement stimulant, particulièrement dans ce *Pain quotidien*, qui se présente comme un journal en vers. Dans son mélange d'humilité et de panache, humilité par la pauvreté de la vie et la simplicité des jours, passés souvent à la campagne, et panache par la fermeté du propos, qui l'apparente à Rutebeuf, à Villon et bien sûr à Verlaine, William Cliff a imposé, malgré l'artifice de sa langue, un naturel qui lui appartient en propre. *R. de C.*

Ed. Anatolia/Le Rocher, 240 p., 19, 90 €. et La Table ronde, « L'usage des jours », 150 p., 15 €.

## EUROPE

# La diaspora littéraire belge

Ecrivains d'expression française ou écrivains français ? Qu'importe, la littérature belge existe. On peut la rencontrer

**B**ien sûr, il y a Amélie Nothomb. Pas un de ses lecteurs ne peut ignorer qu'elle est belge. Au contraire. Ne va-t-elle pas jusqu'à raconter des *flawuskes* étymologiques (à Liège, on dirait des carabistouilles) sur Ixelles, son quartier de Bruxelles ? Pour elle, le nom flamand de la commune, Elsene, viendrait d'Elseneur, la ville de Hamlet. Lointain hommage d'un échevin amoureux de Shakespeare. L'anecdote est peut-être plus révélatrice qu'on ne l'imagine. Il y a là une façon d'inscrire la Belgique dans l'antériorité de la culture européenne. Et d'aborder aussi sa dilution dans l'espace extrafrontalier.

Littérature belge ? Pour les lecteurs français non avertis, il est difficile d'identifier les auteurs. De leur rendre leur origine et de les rattacher à une histoire. Juste quelques noms émergent dans l'actualité. Simenon, bien sûr, à l'occasion du centenaire de sa naissance, en 2003, ou François Weyergans, pour le Goncourt 2005. Dans la mémoire du grand public, on y associe également Marguerite Yourcenar, première femme élue en 1980 à l'Académie... française. Mais si l'on excepte encore Hergé ou Brel, c'est à peu près tout. Les enfants qui récitent à l'école les vers de Maurice Carême savent-ils que le poète était viscéralement ancré à son Brabant ? La plupart des écrivains belges d'expression française publient surtout en

## La Roumanie, « fille aînée de la France »

En 1990, Samuel Tastet, patron d'Est (Edition Samuel Tastet), séduit par la Roumanie, s'y installe. Editeur réputé à Bucarest, il s'est imposé au fil du temps comme un passeur. Avec 54 titres à son catalogue, dont 40 d'auteurs français, il a fait (re)découvrir Beckett, Blanchot, Albert Cohen, ou encore Catherine Millet et Lorette Nobécourt. Loin de s'arrêter là, il vient de publier, dans une version bilingue, trois volumes des écrits de Paul-Louis Courier. Après trente ans passés dans l'édition, ce « *promulgateur de culture* », comme il aime à se définir, n'a rien perdu de son enthousiasme, de sa passion pour les livres et la littérature, ni son envie de parfaire, modestement, le pont culturel qu'il a bâti entre les deux pays.

### Le français est-il en recul en Roumanie ?

Comme partout, bien que le français soit toujours perçu comme une langue raffinée, une langue de culture, alors que l'anglais est un phénomène économi-

que, une passeport pour voyager. On sent d'ailleurs depuis quelque temps un sursaut du français dans les écoles, où l'on recommence à l'enseigner dès le plus jeune âge. Dans l'ensemble, les Roumains ont une grande admiration pour la France et un attrait pour tout ce qui touche à notre culture. Ne disent-ils pas d'ailleurs que la Roumanie est la fille aînée de la France...

### Mais ne se sent-elle pas une fille délaissée ?

Les Roumains ont toujours ce sentiment d'être délaissés. Les éditeurs français font quelques efforts, mais il faudrait faire davantage. Quand vous savez que le salaire moyen est de 100 euros, même les livres de poche ne sont guère abordables. Il y a un terrain très favorable pour tout ce qui est français ou francophone, notamment en Moldavie. Dans ce pays très pauvre, ce sont de véritables amoureux de la France, particulièrement les jeunes. Il y aurait beaucoup à entreprendre pour maintenir ce désir et le faire grandir. Mainte-

nant, en ce qui concerne la politique de la France, on entend de plus en plus de plaintes par rapport aux crédits qui tendent à baisser, ainsi qu'une rumeur qui voudrait voir la suppression de deux des quatre centres culturels. Si cette rumeur se confirmait, cela serait vraiment dommageable, surtout alors que la Roumanie doit accueillir, en septembre, le Sommet de la francophonie.

### Les Roumains sont-ils sensibles à la tenue de ce sommet ?

On en parle beaucoup, même s'il y a eu un petit « hic » avec la France après son « non » à l'Europe. Les Roumains, qui veulent entrer dans l'Union, n'ont pas compris ce refus. Ce sommet et l'entrée de la Roumanie dans l'Union européenne, prévue pour 2007, vont marquer un moment important. Il faut donc que l'OIF [Organisation internationale de la francophonie] s'investisse davantage, et que la France intensifie ses échanges. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CH. R.

## ZOOM

### LES CARNETS D'UN FRANCOPHONE,

de Jean-Marie Borzeix  
Parce que la francophonie est une « *réalité diffuse et contrastée* », Jean-Marie Borzeix a conçu son essai sous forme de « *notes éparées, décousues, joyeuses, indignées, passionnées* », qui se veut surtout une adresse aux Français pour qu'enfin ceux-ci ne s'estiment plus seulement français, mais aussi francophones. *Ch. R.*  
Ed. Bleu autour, 120 p., 10 €.

### ÉDITER DANS L'ESPACE FRANCOPHONE,

de Luc Pinhas  
Luc Pinhas dresse un état des lieux complet et des plus contrastés sur l'édition

francophone, où le livre peine à circuler. De la distribution à la diffusion, des politiques du livre (ou de leur absence) aux législations, rien n'est omis des efforts et des aides, mais aussi des obstacles auxquels sont confrontés auteurs, éditeurs, libraires. Un tableau qui offre au final quelques pistes de réflexion pour un meilleur rééquilibrage Nord-Sud. *Ch. R.*  
Ed. Alliance des éditeurs indépendants, 286 p., 10 €.

### Signalons aussi : La

*Francophonie*, de Claire Tréan (éd. Le Cavalier bleu, 128 p., 9 €) ; *Qu'est-ce que la francophonie*, de Xavier Deniau (PUF, 128 p., 9 €) ; *La Francophonie dans le monde, 2004-2005* (OIF/Larousse, 2004-2005 (OIF/Larousse, 320 p., 19 €) ; *Le Français en partage, les 50 plus belles histoires de la francophonie* (éd.

Timée, 144 p., 13,50 €) ; *Écriture et démocratie*, de Roger Lallemand et le Centre Wallonie-Bruxelles (Labor, 144 p., 20 €). Enfin, *Le Magazine littéraire* consacre son numéro de mars à la « Défense et illustration des langues françaises » (n° 451, 5,50 €), la revue *Riveneuve Continents* à « L'écrivain dans ses langues » (n° 3, 20 €) et celui de *Notre librairie*, à la critique littéraire. (n° 160, 10,50 €).

Salon du livre de Paris, porte de Versailles, Hall 1 : du vendredi 17 au mercredi 22 mars. Tous les jours de 9 h 30 à 18 h 30. Nocturne : mardi 21 mars jusqu'à 22 heures. Journée professionnelle, lundi 20 mars. Tarif : 5 €. Etudiants, lycéens, collégiens : 3 €. Rens : www.salondulivreparis.com

France. Et on a l'embarras du choix. Xavier Hanotte, Philippe Blasband, William Cliff, Guy Goffette, Bernard Tirtiaux, Jean-Philippe Toussaint, Marcel Moreau, Jacqueline Harpman, Francis Danneberg, Jean-Claude Pirotte, Gabrielle Rolin, Henry Bauchau, Régine Vandamme, Jean-Pierre Verheggen, Françoise Mallet-Joris, Patrick Roegiers...

Jean-Jacques Brochier le disait d'ailleurs : « *Aujourd'hui, un écrivain français sur deux est belge.* » Il citait : Hubert Nyssen, Alain Bosquet, Jacques Sternberg, Beatrix Beck... La liste semble pouvoir s'étendre à l'infini. Pour un peu on oublierait Henri Michaux. On peut arguer qu'il s'agit à chaque fois de cas particuliers. Mais n'y a-t-il pas une tradition d'expatriation de la littérature belge ?

### Allers et retours

En 1888, Georges Rodenbach s'établit à Paris. Verhaeren part lui aussi pour, dit-il, « *que la nostalgie du pays l'inspire mieux...* » Pas de quoi en faire une règle. Charles de Coster avec *Uelenspiegel* voulait « *se dérober à la réverbération de l'esprit français* », plus près de nous, Achille Chavée se démarque vite d'André Breton et campe à La Louvière son esprit d'indépendance et sa rage. C'est en fait une histoire d'allers et de retours. Les « départs » toutefois ont augmenté à partir des années 1950. En Belgique avant la disparition des manuels scolaires, il n'existait pas de cours de littérature offrant une vraie place aux auteurs nationaux. Quand on a eu pour référence le Lagarde et Michard, il n'est pas si évident de s'inscrire dans la continuité de ses devanciers. Écrire et publier en Belgique ? « *Il faut se garder de la tentation du repli identitaire* », dit-on sagement au ministère de la Communauté française à Bruxelles. De fait, bien des écrivains belges réservent aux éditeurs de leur pays des productions régionales ou plus confidentielles. Être édité en France, c'est espérer une diffusion plus large et une meilleure couverture médiatique. La presse, c'est là en effet que le

bât blesse. Luce Wilquin, qui, depuis 1992, dirige une maison d'édition au catalogue époustoufflant, le déplore : « *Quasiment impossible d'obtenir des articles.* » Présidente de l'Association des éditeurs littéraires de Belgique, elle sait de quoi elle parle au quotidien. N'empêche qu'elle agrège bien de nouveaux talents. En dernière date, Aurélie Jane Lee, une Bruxelloise de 21 ans, qui, après des nouvelles parues dans la revue *Marginales* dirigée par Jacques De Decker (chez Luce Wilquin aussi), donne un troublant premier roman sur les métamorphoses de l'ordinaire (1). Quand on l'interroge sur ses motivations de publier en Belgique, la jeune fille sans rougir répond que c'est « *par patriotisme* ». Pas de quoi sourire finalement.

Luc Pire, cet éditeur généraliste qui vient de faire tomber Le Grand Miroir et La Renaissance du Livre dans le giron de sa nouvelle société, Tournesol conseil, l'a bien compris. Au départ, remarque l'un de ses auteurs, Nicolas Ancion : « *On écrit d'où l'on est.* » Dans le cadre du Grand Miroir, il veut offrir aux écrivains belges de s'exprimer justement de chez eux. L'aide aux Lettres en Belgique n'est pas un vain mot. Les éditions Labor parviennent ainsi à enrichir leur collection Espace Nord des textes de bien des « expatriés ». Quant à Luc Pire, il espère que son nouveau contrat de diffusion lié à La Renaissance du livre lui permettra de s'ouvrir au marché français. « *Ce serait, dit-il, créer une alternative crédible.* » Des auteurs belges identifiés comme tels ? « *Peut-être faudrait-il poser un bandeau "littérature belge" sur les livres* », continue Luc Pire avec enthousiasme. Et pourquoi pas ? Allez... ■

XAVIER HOUSSIN

(1) *Dans ses petits papiers*, d'Aurélia Jane Lee (éd. Luce Wilquin, 112 p., 11€).

(2) *Première Communion*, de Julie Guerlan (Le Grand Miroir, 196 p., 15 €).

# Aimé Césaire

## « Ma poésie est née de mon action »

Longtemps député et maire de Fort-de-France, l'auteur de « Cahier d'un retour au pays natal » ne sépare pas son action politique de son engagement littéraire. Il nous a reçus chez lui en février

Né à Basse-Pointe (Martinique) le 21 juin 1913, Aimé Césaire n'est plus député et maire de Fort-de-France. Tous les jours, il reçoit dans son ancien bureau. Peintres caribéens, portraits, paysages, avec en prime un cadre pour le maillot n° 21, celui du footballeur Lilian Thuram. Normalien, agrégé, Césaire publie *Cahier d'un retour au pays natal* en 1939. En 1941, il fonde avec sa femme Suzanne et des camarades (René Ménénil, Aristide Maugé) la revue *Tropiques* ; plus tard, *Présence africaine*. André Breton préface *Les Armes miraculeuses* en 1944. Après un séjour en Haïti, 1945 le voit entrer en politique. 1950 : *Discours sur le colonialisme*. En 1958, il fonde le Parti progressiste martiniquais pour consacrer sa rupture avec le Parti communiste. Parallèlement, il publie ses poèmes (*Soleil coupé*), son théâtre (*La Tragédie du roi Christophe*), ses discours. Une seule règle : « Pousser d'une telle raideur le grand cri nègre, que les assises du monde en seront ébranlées. »

### **Vous aimez votre pays. Vous le visitez toutes les semaines ?**

Mais non, tous les jours. Mon chauffeur me prend à 15 heures. J'aime les paysages, la faune, la flore, le peuple martiniquais, la cabane martiniquaise, les pauvres gens...

### **C'est pour cela que vous êtes entré en politique ?**

Sans le vouloir. On a fait de moi un porte-parole. Au sortir de la guerre, je suis un jeune homme de gauche, communiste, mais je n'y connais rien. Des copains de classe font une liste assez large pour avoir des chances. Je n'y crois pas une seconde. Je signe pour leur faire plaisir, et la liste fait un triomphe ! Je réunis les employés municipaux, je leur avoue ne rien savoir : « *Nous vous aiderons !* » Je fixe le premier ordre du jour. Je regarde les textes, je n'y comprends rien. Les rues de Fort-de-France sont affligées de caniveaux où les Martiniquais, la nuit, en se cachant, déversent leur merde. Pas possible ! Il faut faire un réseau. Mais on n'a pas d'argent ? « *Je n'en sais rien, mais je ne commencerai pas mon règne par une abdication.* » Quelle prétention ! hein ? Quelle emphase ! « *L'argent, nous le trouverons !* » Je n'ai pas demandé de subventions, j'ai fait un emprunt. Et nous avons fait moderniser ces quartiers de cases sans toit, de masures pourries et d'enfants aux pieds nus. Voilà comment est née ma carrière.

Bien entendu, je suis très vulnérable, mais

nous avons une pensée, une conception de la vie. Je ne suis pas antifrançais : je suis d'abord martiniquais.

### **Que pensez-vous du terme de francophonie ?**

Que voulez-vous ? Il existe, je l'accepte. Je ne l'ai pas inventé. Je suis francophile, mais ce n'est pas sur la francophonie que je mets l'accent. Je ne me sens pas assimilé français, mais à l'école communale on nous a appris à lire en français. J'ai appris à penser en français, j'ai aimé les écrivains français, et quand j'arrive au Havre, après vingt jours de bateau, je prends le premier train de ma vie. Par la fenêtre, je reconnais les prés, les paysages que je ne connais pas. Dans nos livres d'histoire et de géographie, tout était dit. J'étais si curieux de connaître la France, de connaître Paris. Nous aimions ce que nous lisions, le journal, les livres récents, le latin et le grec : on trouve tel mot, et je le reconnais en créole. Cela dit, jamais je n'ai voulu faire du français une doctrine. Ce qui m'intéressait, c'était l'identité nègre. Toi le Sénégalais, toi le Guyanais, qu'est-ce que nous avons en commun ? Pas la question de la langue : la question nègre. La langue française nous passionnait. Les anglophones, les Américains avaient déjà développé une littérature nègre : Langston Hughes, Richard Wright, *and so on*, c'était pour nous une révélation. Les premiers à avoir posé les bases, les Nègres américains.

### **Votre ami Léopold Sédar Senghor aurait 100 ans.**

Après mon bachot, M. Revert, mon professeur, me conseille d'aller préparer l'École normale supérieure, à Paris. Au lycée Louis-le-Grand, où il me fait recommander, je suis très bien accueilli. En sortant du secrétariat, qu'est-ce que je vois, arrivant de l'autre bout du couloir ? Un petit homme noir à grosses lunettes épaisses, en blouse grise. Autour des reins, une ficelle au bout de laquelle pend un encier vide qui se balade dans ses jambes. Il vient à moi : « *Alors, bizut ! Comment t'appelles-tu ? D'où viens-tu ? - Je viens de la Martinique et je m'appelle Aimé Césaire, et toi ? - Je m'appelle Léopold Sédar Senghor et je viens du Sénégal. Tu seras mon bizut.* » Autrement dit, en arrivant dans un lycée français, ce n'est pas du tout un Français que je rencontre, ce qui m'a immédiatement paru sympathique et symbolique. On est restés copains, on se voyait tous les jours. Nous parlions de littérature. Nous avons une petite cellule africaine, si vous voulez.



Aimé Césaire, automne 2005. JEAN-LUC DELAGUARIGUE POUR « LE MONDE »

En 1945, j'arrive à l'Assemblée nationale, je vois un petit homme noir à grosses lunettes, il tombe dans mes bras : « *Alors, Césaire ! tu es député de la Martinique, moi du Sénégal...* » J'ai continué de le voir pendant tout son séjour parisien, ainsi que Léon Gontran Damas, le Guyanais, ou Michel Leiris. Nous parlions à l'infini des Antilles, de l'Afrique et de la « négritude ».

### **Le mot « nègre » était insultant.**

Mais ce n'est pas nous qui l'avons inventé. Un jour, je traverse une rue de Paris, pas loin de la place d'Italie. Un type passe en voiture : « *Eh, petit nègre !* » C'était un Français. Alors, je lui dis : « *Le petit nègre t'emmerde !* » Le lendemain, je propose à Senghor de rédiger ensemble avec Damas un journal : *L'Étudiant noir*. Léopold : « *Je supprimerais ça, on devrait l'appeler Les Étudiants nègres. Tu as compris ? Ça nous est lancé comme une insulte. Eh bien, je le ramasse, et je fais face.* » Voici comment est née la « négritude », en réponse à une provocation.

### **Dans quelles circonstances avez-vous rédigé votre Cahier d'un retour au pays natal ?**

Regardez cette photo. Petar Guberina ! Un soir de 1935, je rentre à la Cité universitaire. Je reviens du théâtre : Giraudoux, joué par Jouvet, je n'allais pas rater ça ! Je traîne, librairies, bouquinistes, je n'ai plus un sou. A la cantine, je prends, je ne sais plus, quelques traces de tomates. Alors la serveuse me dit : « *Vous ne mangez jamais de viande ? Vous n'avez pas d'argent ? - Non, mademoiselle, ce n'est pas une question d'argent, c'est une question de philosophie : je suis végétarien.* » Grand éclat de rire derrière moi ! C'est ce beau type, assez sombre de peau, Petar Gubarina : « *Moi aussi, je suis végétarien, pour la même philosophie !* »

On devient copains, les meilleurs du monde. Comme à Senghor de l'Afrique, je lui parle du monde slave. Il s'aperçoit à sa grande stupeur que je sais beaucoup de choses sur son pays. J'apprends quelques mots de croate, écoutez... je les sais encore.

« *Jamais je n'ai voulu faire du français une doctrine. Ce qui m'intéressait, c'était l'identité nègre. Toi le Sénégalais, toi le Guyanais, qu'est-ce que nous avons en commun ? Pas la question de la langue : la question nègre* »

A son retour chez lui, il me télégraphie : « *Aimé, qu'est-ce que tu fous à Paris ? Tu t'emmerdes, c'est l'été, viens me voir à Zagreb.* » Je n'ai pas un sou pour retourner en Martinique, et ce fou m'invite en Croatie. Bref, je prends le train. Au bout, sur le quai, sa famille me réserve un accueil extraordinaire. Les paysages, le découpé de la côte, l'exil, la mer, tout me rappelle la Martinique. Et du troisième étage de la maison, devant un paysage de splendeur qui me rappelait le Carbet, j'aperçois une nuée d'îles : « *Petar, regarde celle-là : c'est ma préférée, comment s'appelle-t-elle ? - Martiniska ! - Mais alors ! c'est la Martinique, Pierrrot !* » Autrement dit, faute d'argent, j'arrive dans un pays qui n'est pas le mien, dont on me dit qu'il se nomme Martinique. « *Passes-moi une feuille de papier !* » : ainsi commencé-je *Cahier d'un retour au pays natal*.

### **Vous êtes fier de votre action politique ou de votre œuvre poétique ?**

Elles vont ensemble. Pendant les conseils municipaux, je m'absentais : pas physiquement, bien entendu, mais pour écrire en secret. Un beau jour de vacances, j'extirpais les papiers de ma poche, c'était un poème. Ma poésie est née de mon action. Je n'ai jamais voulu faire une carrière poétique, en demandant aux gens qu'on me foute la paix pour créer. Non : écrire, c'est dans les silences de l'action. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANCIS MARMANDE

### **Aimé Césaire au présent**

En France, Aimé Césaire reste aussi méconnu que ses Antilles natales. *Le Nègre inconsolé* (Roger Toumson et Simonne Henry-Valmore, Syros, 1993) vaut introduction parfaite à l'œuvre. Toumson, philosophe, écrivain, vient de donner un cadre à cette analyse, grâce à un essai d'une rare rigueur, dans une langue digne des Lumières : *L'Utopie perdue des îles d'Amérique* (Champion, 2004).

« *On ne naît pas noir, on le devient* » : les ouvrages de Toumson trouvent prolongation dans le plus récent des entretiens avec Césaire, *Nègre je suis, nègre je resteraï* (Françoise Vergès, Albin Michel, 2005). Chronologie, positions, « postface pour une lecture postcoloniale de Césaire », tout y est : non sans clarté et

fermeté. Autre accès : *Aimé Césaire, rencontre avec un Nègre fondamental* (entretiens avec Patrice Louis, Arléa, 2004). Toute rencontre de Césaire endurecît la pensée. C'est sa force. Ce dont il aura manqué le moins, ce sont les attaques : dans l'action politique comme dans la langue. Annie Le Brun répond sans mollir à la doctrine de la « créolité » et aux successeurs critiques, Edouard Glissant puis Chamoiseau et Confiant (*Statue cou coupé*, éd. Jean-Michel Place, 1996). Au fait : la Martinique représente environ un tiers d'un département français. En est-il tant, en France, qui offrent un tableau si luxuriant d'écrivains, de poètes, de musiciens, de polémiques, d'amour, d'amertume, de promesses ?